

Jean DE MEYER

MONS 1940 – 1945

Souvenirs d'un « Ropieur »

Récit



À Jacqueline et Henri

Chapitre 1 : Ils arrivent !

D'habitude, c'est ma mère qui me réveille le matin. À douze ans, le sommeil est profond et ce réveil prend du temps car elle évite tout geste brutal que sa douceur naturelle empêche de commettre.

Aujourd'hui, je suis réveillé par un enlacement et un baiser sur mes cheveux qui dépassent à peine des draps tirés. À ma grande surprise, je reconnais, dans un demi-sommeil, mon père qui me dit d'une voix émue: «Jean, lève-toi, c'est la guerre !».

Je me précipite à sa suite dans l'escalier menant au rez-de-chaussée et fais mon entrée dans la cuisine où, tous mes sens en éveil, j'aperçois ma mère avec un visage grave, inhabituel ; l'atmosphère est tendue, épaisse.

Le haut-parleur situé en hauteur au-dessus du placard à vaisselle et qui relaie le poste monumental trônant dans la salle à manger diffuse un communiqué de l'I.N.R. : «Ce matin, les troupes allemandes ont franchi la frontière belge...». Le communiqué est laconique et lénifiant. «Nos troupes s'opposent à l'envahisseur ... L'aide de la France et du Royaume Uni a été demandée».

Il fait superbe en ce 10 mai 1940, je vais jusqu'au bout du corridor et j'ouvre la porte donnant sur le boulevard. Je voudrais des nouvelles mais tout paraît normal, une voiture passe dans l'allée centrale. Sur le trottoir opposé, une dame marche avec son cabas au bout du bras.

Brusquement, un cycliste surgit du rond-point et prend l'allée centrale à toute allure. Il répète à tue-tête : «C'est la guerre ... C'est la guerre...!» et passe devant moi en hurlant. Il porte une casquette brune.

Mon père me rejoint sur le pas de la porte et me dit : «Aujourd'hui, tu n'iras pas à l'école».

Un sentiment de plaisir m'envahit comme le premier jour des vacances : celles-ci commencent tôt.

* * *

J'ai été élevé dans une atmosphère familiale, imprégnée des souvenirs de la «Grande guerre». Mon père avait dix ans en 1914 et a vécu la bataille de Mons du mois d'août qui vit le premier choc entre Britanniques et Allemands.

Il m'avait décrit, depuis la maison de mon grand-père jouxtant un des boulevards de Mons, la rangée de fantassins anglais, couchés au travers de la chaussée et visant posément les cavaliers allemands apparaissant, en vedettes, au bout des allées plantées de platanes.

Ce qui l'avait frappé, c'était le calme de ces soldats, leur discipline de fer et l'efficacité de leurs tirs. Ces vétérans des campagnes des Indes savaient aussi pratiquer le défilement et utilisaient les soupiraux des maisons comme créneaux de tir.

Le combat avait été rude depuis le Mont Panisel jusqu'aux confins du Borinage, le canal de Nimy à Condé, creusé par Napoléon, servant de fossé protecteur aux positions anglaises au sud du canal, les Allemands cherchant à contourner les Anglais protégeant eux-mêmes l'armée française en retraite de Charleroi, plus à l'Est.

Il m'avait raconté l'épisode de cet Anglais se faisant tuer sur sa mitrailleuse à Nimy, après avoir bloqué le passage du canal pendant des heures en arrosant les berges de balles.

L'intensité des combats est d'ailleurs attestée par le grand nombre de cimetières tant allemands que britanniques de la région montoise.

Curieusement, si Mons avait vu le premier choc anglo-allemand, commémoré d'ailleurs par une stèle à l'endroit où le premier coup de feu fut tiré sur la route de Bruxelles, entre Maisières et Casteau, la ville devait être aussi le théâtre du dernier combat puisque l'entrée des troupes canadiennes et écossaises se fit le 11 novembre 1918 à Mons.

Mon père racontait qu'un Écossais, couvert de boue après de longues reptations nocturnes, était entré par la porte du jardin de ses parents. L'accueil avait été inoubliable et Tom, après avoir été gâté comme un coq en pâte, devait devenir un ami de la famille. Après la guerre, celle-ci fut invitée en Écosse et les relations persistèrent à un point tel que les petits-enfants de Tom furent invités après la deuxième guerre mondiale chez mon père où je fis leur connaissance.

Les récits épiques de mon père ou de mes grands-parents étaient complétés par la description de la vie pendant la Grande Guerre.

Tous s'accordaient à dépeindre les difficultés à s'alimenter, l'utilisation du rutabaga (destiné habituellement aux bestiaux) comme aliment humain, la brutalité de l'occupation allemande qui s'était montrée d'emblée sanglante. Les Allemands avaient fusillé des civils supposés francs-tireurs alors qu'il n'existait pas de résistance armée en 1914.

La sauvagerie teutonne s'était aussi manifestée en poussant un bouclier humain de civils devant les troupes qui progressaient.

Dans cette atmosphère de combats et de meurtres, les Allemands avaient ordonné, en occupant la ville abandonnée par les Anglais en retraite, de laisser toutes les portes des maisons ouvertes, en spécifiant bien sûr que tout pillard serait fusillé sur le champ.

L'anecdote qui suit est donc à replacer dans le contexte de teneur régnant à Mons dans les premiers jours de l'occupation. La grand-mère maternelle de mon père vivait avec la famille, dans la maison patricienne de mon grand-père qui était architecte de la province du Hainaut.

C'est elle qui «reçut» les premiers occupants lesquels firent irruption, casques à pointe sur la tête, dans le corridor de la maison, la porte étant ouverte. La grand-mère, qui était née Suisse allemande et qui était une petite femme fluette mais d'une énergie sans pareil, apostropha dans leur langue les quelques soudards en leur ordonnant de s'essuyer les pieds !

L'effet fut spectaculaire : ils essayèrent leurs lourdes demi-bottes à clous sur le paillason, s'excusèrent et, après avoir salué, se retirèrent sans rien faire de mal.

* * *

Papa va partir. Il a revêtu son uniforme de Lieutenant d'artillerie. Il a fière allure avec son baudrier et ses bottes de cuir fauve. Son visage est grave et il me dit : «Viens avec moi, je vais faire mes adieux aux parents».

Ma mère, restée à la maison, prépare le coffre militaire métallique sur lequel est peint au pochoir, en grandes lettres blanches, le nom de mon père, son grade et son numéro matricule d'officier de réserve. Elle y range tout le linge kaki, le tire-bottes et quelques friandises.

L'avenue Reine Astrid est animée de civils et de quelques soldats en bérets de police. J'éprouve de la fierté quand ils saluent mon père. Je suis le fils d'un officier ! L'arrivée chez mes grands-parents est triste. Ma grand-mère est en lames. Elle a préparé pour mon père une chaude couverture épaisse de couleur rouge et orange avec des motifs peu courants. Elle dit à mon père: «C'est pour toi Mitchko, elle vient de Russie, là-bas il faisait froid, tu auras bien chaud avec elle». Mon père prend la couverture, il ne sait pas à quel point elle lui sera utile dans les Offlags allemands.

Ma grand-mère était de Kiev et avait épousé mon grand-père, parti construire les charbonnages financés par les Belges dans la région du Donetz, fleuve aboutissant au bassin houiller du Donbass. Quoique de nationalité ukrainienne, elle était née du mariage d'un père français et d'une mère suisse.

C'était une petite femme volontaire et qui aimait la vie. J'ai encore le souvenir, au temps de mon très jeune âge, d'exhibitions de «dances russes» qu'elle faisait devant ses invités lors

des dîners qu'elle organisait dans sa maison pour les hommes d'affaires et les entrepreneurs que fréquentait mon grand-père, alors architecte provincial.

J'étais abasourdi par la vitesse, les mouvements des jambes en position semi-accroupie et, bien sûr, j'essayais vainement d'imiter cette dextérité sous les rires et quolibets de l'assemblée.

Les adieux de mon père et de mon grand-père furent poignants. Ce dernier se savait condamné par un cancer du colon et il dit à mon père: «Mitchko, je ne te verrai plus». Effectivement, il mourut cachectique et souffrant d'algies intolérables l'année suivante, en 1941.

Le retour à la maison fut triste et silencieux. Accompagnés cette fois de ma mère, nous nous rendîmes à la gare de Mons qui était bondée d'une foule bigarrée. Des rappelés, accoutrés de tenues militaires devenues trop petites, faisaient leurs adieux à des familles anxieuses.

Le souvenir de la Grande Guerre faisait se poser la question à tous : «Et si les Allemands envahissaient toute la Belgique ?». Cette fois, les hommes seraient en France «au front» et les femmes prises au piège en Belgique.

Un train pour Bruxelles était sous pression. La locomotive lâchait un jet de vapeur toutes les trente secondes. Les wagons étaient bourrés de soldats rappelés. Ma mère et moi, collés à la grille de la gare, faisions des signes à mon père, visible à la fenêtre d'un wagon de 1ère classe. Brusquement, les sirènes se mirent à hurler par intermittence. Mon père nous fit signe de partir, avec de grands gestes du bras. Ce fut la dernière image que j'eus de lui jusqu'à son retour, en 1945. Ma mère et moi retournâmes à la maison, le cœur gros.

Il n'y eut pas de bombardement ce jour-là : c'était une fausse alerte.

* * *

Il y a déjà plusieurs jours que les Allemands ont franchi la frontière. Ma tante et ses deux enfants ont fui Hasselt dès le premier jour de l'invasion pour rejoindre Mons et les grands-parents, mon oncle, lieutenant de réserve au corps de transport, étant mobilisé du côté de Liège.

Les jours passant avec des alertes et les premiers bombardements, la tension monte dans la ville et dans la famille. Beaucoup de gens se sont jetés sur les routes en direction de la France.

J'ai assisté à mon premier bombardement après l'alerte : le vrombissement d'avions s'est fait entendre, j'ai couru dans le jardin pour scruter le ciel, pas du tout inquiet, et j'en ai vu quelques-uns. Des sifflements, suivis de détonations, annoncèrent le chapelet de bombes que je vis tomber quelque part, vers la caserne d'artillerie, pas très loin.

Ma mère m'enjoignit de descendre à la cave, ce que nous fîmes avec ma grand-mère. Mais c'était fini. Après quelques minutes, nous remontions et allions voir sur le boulevard.

Des gens criaient «La caserne brûle !» et effectivement, un immense incendie embrasait les écuries de la caserne distante à vol d'oiseau de moins d'un kilomètre. On apprenait que des maisons, situées face aux écuries près du bassin de natation du Lido, étaient touchées. Le père d'un gamin de mon âge que je connaissais avait été tué dans son jardin alors qu'il regardait les avions.

Les quelques bombes semées sur la ville provoquèrent l'exode. Tout ce qui roulait partait, même les pompiers avec leur famille sur les autopompes, ce qui permit d'ailleurs aux incendies de se propager sans être combattus.



L'exode ...

MAI 40 Page 228 n° 10
Photo Impérial War museum F 4498

Les réfugiés venant d'autres provinces défilait dans les rues, dans un capharnaüm de véhicules de toutes sortes : voitures surmontées de matelas, bourrées de passagers et de valises, chariots tirés par des chevaux, piétons poussant des voitures d'enfants remplies de bagages. personnes âgées marchant doucement et paraissant épuisées.

Pendant plusieurs jours, nous avons hébergé des inconnus. En général, ceux-ci commençaient par demander de l'eau et, ensuite, imploraient un logement. Ma mère ne résistait pas longtemps, surtout à la vue des enfants.



Char Français du Corps de Cavalerie du Général PRIOUX entrant en Belgique.

Nous hébergeâmes des Ardennais. puis des gens de la province de Namur. L'arrivée des gens de la région de Charleroi fit paniquer ma mère : l'ennemi se rapprochait !

Un conseil se tint chez les grands-parents. Mon grand-père préconisa le départ des deux épouses et des enfants de militaires sous les armes : «Comme ça, vous serez de leur côté, derrière le front.». Toujours ces réminiscences de la guerre de 1914 où il y avait une ligne de front continue. Mon grand-père, quant à lui, préférait rester dans sa maison et même y mourir plutôt que de courir les routes.

Le départ se fit de nouveau dans la tristesse et à pied, avec force valises et sacs. Le groupe comptait ma tante et ma mère, toutes deux âgées à l'époque d'une trentaine d'années, ma cousine et moi-même âgés de 12 ans et mon petit cousin de 7 ans.

La ville était vidée de ses habitants. Des soldats français, traînants, passaient de maison en maison, la bouteille à la main. De temps en temps, un véhicule passait en vitesse. toujours en direction de la France.

La première halte se fit au pont de Jemappes. Un café paraissant ouvert, nous y entrâmes. Une foule de civils et de militaires français étaient assis et occupaient toutes les tables. Un soldat nous fit de la place à une table et nous dit : «Qu'est-ce que vous prenez ? C'est gratuit !». Les propriétaires du café étaient partis: un soldat traînait derrière le comptoir et servait tout le monde.

Le Poilu (il l'était vraiment car non rasé depuis plusieurs jours) nous dit: «Est- ce que les enfants n'ont pas faim ?». Ma mère, toujours polie, répondit : «Ne vous dérangez pas !». Mais si, insista le Poilu, je vais arranger cela, et il sortit du café.

Dans la cour attenante, une cuisine roulante fumait son huile; un cuistot trempait une louche dans la bassine. Le Poilu revint avec un saladier plein de frites. Je les mangeai avec appétit. Ma mère me fit remarquer qu'elles étaient grosses et grasses, ce que je n'aimais pas d'habitude. Je lui répondis que je les trouvais excellentes.

Non sans avoir remercié les militaires pour les frites et les «grenadines», nous sommes repartis vers l'Ouest. Après un court arrêt chez une connaissance à Quaregnon, la marche reprit. La fatigue se faisait sentir. Nous étions dépassés par les autos blindées et des chars français roulant à tombeau ouvert vers la France.

Les avions allemands surgirent bientôt et commencèrent à piquer en mitraillant et en bombardant. Après avoir à plusieurs reprises plongé dans le fossé bordant la route, nous fûmes hélés, au lieu-dit la Place Verte à Hornu, par un habitant qui nous pria d'entrer vite dans sa maison et de descendre dans la cave. Là, pendant quelques minutes, nous subîmes le tremblement et le bruit des détonations des attaques aériennes sur les colonnes françaises.

Ma mère et ma tante décidèrent alors, plutôt que de se faire tuer sur la route, qu'il valait mieux mourir dans sa maison et le retour sur Mons fut décidé.

Au bout de quelques kilomètres, le flux des véhicules militaires se tarit et, à notre grande surprise, nous vîmes une voiture civile arriver dans l'autre sens, c'est-à-dire vers Mons. Nous étions seuls piétons sur la route, la voiture s'arrêta. Le chauffeur était le curé de Jemappes et il proposa, à notre grande joie, de nous y amener. Il poussa la gentillesse jusqu'à nous déposer au pont du chemin de fer, à l'entrée de Mons, et nous souhaita bonne chance.

Du haut du pont, nous regardâmes la ville. Le spectacle était sinistre. Le soir tombait, des colonnes de fumée s'élevaient de ci, de là dans la ville. Les rues étaient désertes. Ce qui me frappa, ce furent les milliers de bouteilles vides jonchant les rues ou abandonnées sur les appuis de fenêtres.

Les caves des Montois étaient bien fournies avant guerre !

Le retour chez les grands-parents fut joyeux. Eux étaient soulagés de nous revoir et nous, fatigués de cette unique journée d'exode. Nous nous jetâmes sur des matelas à même le sol pour nous endormir aussitôt.

Le réveil fut brutal : une volée d'obus tomba sur le quartier. Une batterie française de «soixante-quinze» saluait l'arrivée des Allemands dans Mons. Le claquement sec des obus explosant faisait trembler les verres du buffet au pied duquel on m'avait étendu un matelas. A chaque explosion, le tintement des verres les uns contre les autres perdurait pendant quelques secondes. Le tir cessa au bout de plusieurs minutes.

Nous devions constater le lendemain les dégâts proches de la maison de mes grands-parents. La maison du gardien du parc du Waux-Hall, heureusement vide de ses habitants, était effondrée, des maisons étaient touchées avenue St Pierre et, très curieusement, un obus avait atteint la haute cheminée de briques de l'École des Mines. Le trou dans la cheminée devait rester béant pendant de longs mois au début de l'occupation.

Le lendemain de ce tir d'artillerie française, mon grand-père nous annonça que des passants dans la rue signalaient que «Les Allemands étaient là».

Je courus jusqu'au début de la rue Fariaux au niveau du pont qui enjambait le Trouillon, face au Waux-Hall, et je vis, devant le maréchal-ferrant de Saint Fiacre, un groupe de soldats habillés d'un uniforme vert que nous allions hélas bien connaître.

Ils riaient et s'apostrophaient sur les tranchées que le 3^{ème} Lanciers belge avait creusées et qui faisaient partie de la défense contre la France d'avant le 10 mai pour satisfaire aux exigences de notre stupide politique de neutralité.

Ma mère décida, de suite, de rentrer à la maison. En compagnie de ma grand-mère maternelle qui s'était «réfugiée» chez mes grands-parents paternels, nous gagnâmes le boulevard d'Italie. En arrivant Place de Flandre, je vis, basculé dans le Trouillon, un attelage (sans les chevaux) tirant un caisson et un affût portant deux mitrailleuses «Maxim», le tout aux couleurs de l'armée belge.

Les chemises des mitrailleuses avaient été perforées a coups de pioche pour les rendre inutilisables. Le caisson était ouvert et des caisses de cartouches étaient dispersées tout autour, dans l'eau. Le reflet du cuivre des cartouches brillait au travers de l'eau. Quelques jours plus tard, les mitrailleuses furent enlevées par les Allemands mais beaucoup de cartouches restèrent dans l'eau.

Avec quelques «ropieurs»¹ de mes amis, nous récupérâmes quelques bandes. Avec une douille vide, nous croquions la balle afin de récupérer la poudre, en petits carres gris noirs, des cartouches. Ceci nous permit d'effectuer quelques feux d'artifice du plus bel effet dans un terrain vague voisin. Il n'y eut aucun accident et aucun des garnements de la bande dont je faisais partie ne fut blessé.

La maison de ma grand-mère et la nôtre étaient intactes, rien n'avait été volé durant notre unique absence d'un jour avant l'arrivée des Allemands. Les maisons voisines, abandonnées depuis plusieurs jours, avaient été visitées par des pillards civils belges et des soldats français, surtout avides de vin.

La porte de la maison Pilette était ouverte et nous entrâmes, ma mère et moi. Tout était sens dessus dessous et le silence régnait dans toutes les pièces, sauf à l'étage, Un ronflement sortait de la chambre principale. Nous y trouvâmes une femme échevelée, encore soûle, vautreée dans un lit de draps chiffonnés, souillés de taches de vin.

Ma mère la chassa en la menaçant d'appeler la police. Je riais sous cape car il y avait belle lurette que la police, comme les pompiers, s'était «repliée» en France. Elle partit et nous

¹ Le «ropieur» est un gamin espiègle, sorte de gavroche montois. Une statue du «ropieur», sise dans les jardins de l'hôtel de ville de Mons, le montre aspergeant les passants en pinçant de la main le jet d'eau d'un robinet.

fermâmes tant bien que mal la porte.

* * *

Dehors, des colonnes allemandes commencèrent à passer : elles étaient interminables. Des auto blindées, surmontées d'antennes parallèles, défilaient; des soldats vêtus d'uniformes noirs et coiffés d'un large béret de la même couleur sortaient à demi des tourelles jusqu'à la ceinture.

Des véhicules de tous modèles, flambants neufs, nous faisaient écarquiller les yeux. Des camions - qui à l'époque nous semblaient énormes - de la Deutsche Reichbahn passaient en longue théorie. Les chauffeurs étaient vêtus de bleu marine et portaient des képis. Souvent, des armes françaises ornaient les radiateurs (fusils Lebel accrochés en croix) ou des masques à gaz recouvraient comiquement les phares.

L'impression de force dégagée par ces troupes nous plongèrent dans un sentiment de désespoir. Ils avaient vraiment l'air de gagnants et de vouloir continuer.

J'avais une grande confiance en mon père qui m'avait toujours convaincu de la valeur de l'armée française et aussi de notre armée belge mais, malgré mes 12 ans, le sentiment d'une possible défaite s'inscrivit dans mon esprit par la comparaison de ces troupes avec la retraite désordonnée des Français.

Le défilé était ininterrompu, la circulation était réglée par des Feldgendarmes, descendus de side-cars, portant plaque sur la poitrine et gesticulant avec des bâtons portant à leur extrémité un disque blanc bordé de rouge.

Maintenant, des colonnes hippomobiles se joignaient aux troupes motorisées. Avenue du Roeulx, un régiment d'artillerie de pièces de 88 tirées par des chevaux s'arrêta.

Le petit magasin où j'étais occupé à acheter une friandise fut envahi d'une foule de soldats «feldgrau»; ils étaient en calot et venaient de donner l'avoine aux chevaux. Ils réclamaient tous à la boutiquière effarée : «Schokolade – Schokolade». En quelques minutes, le magasin fut vidé de ses chocolats puis, de toutes ses friandises. Les Allemands payaient avec des billets belges tout neufs !

Je n'avais pas réalisé que le blocus maritime anglais avait étranglé l'arrivée du cacao depuis plus d'un an en Allemagne. J'allais comprendre que ce phénomène serait valable pour nous et pour bien d'autres choses que le cacao.

Un après-midi très chaud, je fus intrigué par le bruit de pas d'une troupe, martelant le sol. J'ouvris la porte d'entrée et vis défiler sur le trottoir un long cortège de prisonniers français. Ils marchaient plus ou moins par rang de trois, encadrés par des Allemands en armes. ils étaient tous fatigués, sales, les visages non rasés et poussiéreux. Aucun ne portait de casque mais les coiffures représentaient toutes les armées et colonies françaises.

Des Blancs en calot, des Noirs en chèche, des Arabes en turban et même des tirailleurs annamites avec un curieux chapeau chinois ... Dès que j'apparus à la porte, des cris «A manger» furent poussés à mon intention.

Ma mère m'apporta quelques tartines que je présentai sur les marches de l'entrée. Elles me furent littéralement arrachées par une foule de mains avides, dont les ongles même me griffèrent. Je reculai de peur et de douleur.

Les gardes allemands vociférèrent et le calme revint. Le défilé continua. Ma mère me dit : «Donne-leur une à une» et me passa des morceaux de tartine, en restant cachée derrière la porte entr'ouverte. Je tendais la main derrière mon dos et elle y mettait le pain. Je tendais alors le morceau au hasard, à un seul homme à la fois.

Certains me remerciaient. d'autres étaient trop exténués pour parler. Assez rapidement, il n'y eut plus de pain et je refermai la porte sur ce spectacle affligeant de défaite qui nous attristait.

Le cortège dura longtemps.

Chapitre II : Il paraît qu'ils sont moins sauvages qu'en '14

Les nouvelles étaient déconcertantes. Celles données par la radio française étaient lénifiantes et peu fiables. Nous apprîmes avec consternation la reddition de l'armée belge le 28 mai 1940. Nous n'avions aucune nouvelle de mon père et c'est bien plus tard, par le truchement de la Croix-Rouge, que nous sûmes qu'il était prisonnier en Allemagne.

Le parcours de guerre de mon père le mena, le 10 mai 1940, de Mons à St Nicolas Waes, lieu de son Noyau Mobilisateur. Lieutenant d'artillerie, il avait fait son service au 11^{ème} d'Artillerie à Mons, en 1926, dans une unité hippomobile équipée du canon de «soixante-quinze».

L'entraînement était très dur. Dès le lever, à cinq heures du matin (une heure avant les fantassins !), il fallait faire le pansage des chevaux (les brosser, les étriller) et donner l'avoine avant que le cavalier ne déjeune. L'écolage en manège comportait de la voltige; le droit de monter avec étriers n'était accordé aux candidats officiers qu'après six mois de service.

Les mises en batterie des pièces sur le champ de manœuvre se faisaient au galop des attelages avec caisson et canon tirés par quatre chevaux.

Durant les années précédant la guerre, mon père effectua régulièrement des rappels dont le dernier s'effectua en 1939, lors de la «drôle de guerre franco-allemande».

En toute logique, le 10 mai 1940 au soir, il fut affecté à une batterie de mitrailleuses Maxim AA (antiaérienne). N'ayant jamais connu cette arme mais étant ingénieur, il passa la nuit du 10 mai à en démonter une et, le lendemain, il essaya de transmettre son savoir tout neuf à ses maréchaux de logis².

L'unité devait faire mouvement vers le dépôt de munitions de Zedelgem dès lendemain. Le nombre de véhicules nécessaires étant insuffisant, mon père se rendit sur une grand route et réquisitionna d'office des camions civils qui passaient.

Zedelgem était le plus gros dépôt de munitions d'artillerie de l'Armée belge. Quarante-huit mitrailleuses furent mises en batterie antiaérienne autour du dépôt dont l'effectif s'élevait à plus d'un millier d'hommes.

Tout ce qui volait fut copieusement arrosé. Deux avions furent abattus au cours de la campagne des dix-huit jours. Mon père me raconta que, par chance, c'était des avions allemands !

Le 28 mai 1940. jour du cessez-le-feu, mon père fit déverser dans un étang des centaines de fusées d'obus afin de rendre ceux-ci inutilisables.

Convoyé jusqu'à une caserne de Gand, il se jeta sur une couchette car il était recru de fatigue, ayant passé plusieurs nuits sans sommeil. Lorsqu'il se réveilla, la caserne était aux mains des Allemands.

Embarqué le lendemain dans un train de marchandises équipé de wagons cadenassés (40 hommes ou 8 chevaux), il fit le trajet jusque Francfort-sur-Oder dans la promiscuité totale des prisonniers encaqués les uns contre les autres.

Tour à tour, ceux-ci se relayaient pour accéder à une étroite fenêtre grillagée et respirer ainsi un peu d'air frais.

Pour toute nourriture, il ne mangea qu'une boîte de sardines et un bâton de chocolat qu'il partagea avec un copain de sa batterie.

2 Le grade de Maréchal des Logis équivaut, à la Cavalerie et à l'Artillerie, à celui de Sergent dans les autres armes.

Débarqué du train et conduit dans un immense camp rempli de prisonniers de toutes nationalités, mon père commença une captivité qui devait durer jusque mai 1945.

* * *

Les premiers jours d'occupation furent pénibles du point de vue ravitaillement. Les trois-quarts de la population montoise étaient partis «en évacuation» comme on disait alors et se trouvaient sur les routes de France, à la merci des bombardements et des combats qui jalonnaient l'avance allemande.

Nous avons appris qu'une boulangerie de campagne allemande cuisait du pain pour la population. Ma mère et moi nous rendîmes dans une dépendance d'un magasin de la rue de Nimy. Un curieux véhicule, camion-four à pain, y était garé. Des Allemands, torse nu, y défournaient des pains rectangulaires.

Nous dûmes faire la file pendant une heure et attendre une autre fournée pour recevoir du pain. Un Feldwebel faisait la police «à l'allemande». La foule était silencieuse et craintive. On se souvenait de 1914-1918. Lorsque, enfin, nous arrivâmes à être au premier rang, il nous dit en français : «Combien de familles ?». Dans un réflexe que je ne m'explique toujours pas, je répondis deux en faisant le chiffre avec les doigts et nous reçûmes deux pains.

Nous partîmes sans demander notre reste. Ma mère me dit : «Et s'ils avaient contrôlé ?». Je jubilais et lui dis : «Ce n'était pas bien ?». Plus tard, je trouvai le pain trop noir et trop sur mais je le mangeai quand même.

Un «employé» de la ville, portant un brassard Ville de Mons, était passé en compagnie d'un officier allemand dans chaque maison du boulevard où nous habitions pour désigner des cantonnements. Ma grand-mère, vivant seule dans la maison voisine de la nôtre, dut héberger un Allemand qu'elle logea dans l'ancienne chambre de ma mère, la même où elle accoucha et me donna le jour.

C'était un motocycliste, grand, rieur et qui parlait le français. Il avait vingt ans et était étudiant en médecine. Il proposa à ma mère et à ma grand-mère de leur apporter du beurre et des œufs qu'il irait chercher dans une ferme. Suite à son insistance et surtout à la disette qui régnait dans notre maison et dans la ville, elles finirent par accepter.

C'est alors qu'il proposa de m'emmener sur sa moto. J'avais douze ans et n'avais jamais été à moto. J'acceptai avec enthousiasme, malgré les réticences de maman, et nous roulâmes jusqu'à une ferme près de la route de Maubeuge.

Dans la première lettre adressée à mon père en Allemagne, je relatai, entre autres choses, cette ballade à moto. Je reçus en retour une verte réprimande qu'il me fallut lire entre les lignes puisque ses termes étaient couverts, vu la censure qui ne manquait pas de barrer toute information ou opinion qui ne lui plaisait pas. Ce fut mon seul acte de «collaboration» de toute la guerre !

Chapitre III : Ils redeviennent des «Boches»

C'est à partir de cette «remontrance» de mon père que j'ai commencé à vraiment haïr les Allemands. Je les haïssais parce qu'ils détenaient mon père prisonnier. parce qu'ils nous avaient battus et qu'ils avaient détruit l'image de Patrie invincible que la guerre de 14-18 avait donnée de notre pays.

Bientôt, l'habitude de «prendre la BBC en français» s'installa chez nous. J'achetai des cartes d'Afrique, puis de Russie et du Pacifique sur lesquelles je piquais des petits drapeaux.

J'appris très vite à percer le vrai du faux de la propagande allemande diffusée par Radio Paris ou l'INR.

Les Allemands avaient interdit l'enseignement de l'anglais dans les branches classiques où j'étais inscrit. Par contre, ils avaient, dès la 4^{ème} année d'Athénée, imposé l'enseignement de la langue allemande. Je refusai instinctivement de l'apprendre et mes notes en allemand étaient très mauvaises. Heureusement, mon professeur d'allemand, Monsieur Uhlen, d'origine luxembourgeoise, avait beaucoup d'indulgence. Il avait été le prof de mon père et connaissait bien ma grand-mère. Je n'eus pas d'examen de passage.

L'anglais m'étant interdit à l'école, je décidai d'apprendre tout seul. J'achetai un Assimil et pris l'habitude d'écrire chaque jour le communiqué en anglais de la BBC qui était émis en «dictation speak» et qui, en fait, était destiné à donner des nouvelles aux bateaux alliés, dont les équipages étaient de multiples nationalités.

Ceci fit qu'à l'arrivée des Américains à Mons, j'étais capable de dialoguer avec les G.I.

* * *

Il fait superbe en cet été 1942. C'est dimanche et Mons somnole sous le chaud soleil de l'après-midi. Le ciel est bleu et n'est sillonné par aucun avion.

J'ai planté mes petits drapeaux sur mes cartes. Les Allemands ont pris Sébastopol et j'ai cherché sur la carte leur point d'arrivée extrême dans le Caucase, le Mont Elbrouz; ils se dirigent vers une ville qui s'appelle Stalingrad.

En Asie, la Malaisie, Singapour et les Philippines sont tombées aux mains des Japonais. En Afrique, Rommel continue son va et vient en Libye et se dirige vers l'Égypte dont il atteint la frontière près de El Alamein. Bref, tout va mal.

Je décide d'aller au cinéma, une des rares distractions qui nous restent. Je monte vers le centre de la ville par des petites rues où je choisis le côté ombragé, vu la chaleur. Les fenêtres des maisons sont ouvertes. On entend la radio qui diffuse un concert de Maurice Chevalier. On peut suivre, de maison en maison, les paroles de sa chanson : «...Les gars de Ménilmontant ...».

Il fait chaud, tout va mal, allons voir «L'assassin habite au 21» avec Pierre Fresnay dans le rôle du commissaire Vorobeïtchik, ça nous changera les idées.

* * *

Il paraît qu'un avion allemand est tombé près de la route de St Symphorien. Je saute sur ma bécane et pédale en danseuse, pour monter la chaussée de Binche. Arrivé à la bifurcation de la route de Charleroi et de celle de Beaumont, je m'enquiers auprès d'un «faurboutier»³ qui cueille ses pois sur perches et je m'engage sur un petit chemin de campagne.

Après quelques centaines de mètres, j'aperçois l'avion : c'est un Messerschmidt 109. Il a atterri sur le ventre et les pales de son hélice sont courbées sous la carlingue. Une sentinelle allemande, l'arme à la bretelle, veille à quelques mètres. Je suis seul et je m'approche de

³ Terme de dialecte local désignant un maraîcher non professionnel, vendant ses légumes souvent «à la sauvette» et les cultivant dans des parcelles de faubourg

l'avion :je n'en ai jamais vu de si près.

Je m'approche très près et examine le cockpit. Je le trouve extrêmement exigü. Je m'approche encore et mets pour mieux voir mes mains sur la carlingue. Un aboiement guttural me fait reculer d'un bond. Je me tourne vers la sentinelle : c'est un type âgé, bedonnant. Je grimace un sourire et dis : «Schön» en montrant l'avion. Il me fait un signe du bras qui m'enjoint de partir.

Je rigole sous cape. Dans les actualités de l'U.F.A., ce ne sont que chasseurs anglais abattus. Eh bien, il semblerait qu'eux aussi vont au tapis ! C'était «schön» d'en voir un.

* * *

J'ai l'habitude de me faire couper les cheveux au bout de la rue d'Havré, pas loin de chez Auguste Declercq, le poissonnier connu de tous les Montois, grand fournisseur de homards, avant guerre, pour les mariages, communions et fêtes du Doudou.

Monsieur Dubois, le coiffeur, était un homme affable, mince, aux tempes argentées; pour un homme de ce métier, il n'était pas trop disert, ce qui me plaisait beaucoup. Ce 10 novembre 1943, j'étais en attente, assis sur une des chaises bordant le mur du fond du salon de coiffure. Un officier allemand occupait un des deux sièges de travail, face aux glaces des lavabos.

Monsieur Dubois, me voyant inoccupé, me dit : «Jean, lis un peu le journal, ça te fera passer le temps» et il me tendit un «Soir». Je lui dis «Oh, ce n'est pas nécessaire, je peux attendre». Il me répondit «Mais si, regarde la première page, il y a un article intéressant».

Je pris le journal et commençai à lire. Plus je lisais et plus je sentais le rire me prendre aux tripes; en plus, la présence de l'Allemand m'empêchait de rire à haute voix. Je regardai Monsieur Dubois qui me jetait un clin d'œil tout en continuant à couper les tifs de l'officier.

Je venais de découvrir le «Soir volé», admirable coup de «zwanze bruxelloise», monté par des imprimeurs résistants de Laeken et qui fit rire toute la Belgique à l'époque. Ce journal, copie du «Soir emboché», était bourré d'articles anti-nazis, de blagues féroces sur l'occupant et autres calembours anti-allemands.

La date de parution et de substitution du journal à la place du «vrai Soir emboché» dans les points de vente avait été bien choisie : c'était celle de la défaite allemande de 1918 !

* * *

Le soir tombe, par cette lourde journée d'été, et ma mère m'annonce qu'un orage se prépare. Nous entendons un martèlement de sabots de cheval, Nous courons à la porte d'entrée et voyons défiler un interminable troupeau de chevaux. encadré par des cavaliers allemands. Il y en a plusieurs centaines.

Ma mère me dit alors : «Ils évacuent leur haras vers l'Allemagne». Le convoi passe place de Flandre et se dirige vers le grand parc public du Waux-Hall où il pénètre.

Au milieu de la nuit, un violent orage nous réveille. Le ciel est zèbre d'éclairs et une pluie torrentielle s'abat sur la ville. Un martèlement de galops va en s'amplifiant. Je cours à la fenêtre et aperçois un spectacle digne des «Stampede» des westerns américains.

Effrayés par l'orage. les chevaux ont forcé la sortie du Waux-Hall. Ils se répandent dans la ville, empruntant toutes les directions possibles dans un galop effréné. Le spectacle est grandiose, avec cet arrière-plan d'éclairs et le bruit du tonnerre.

Quelques soldats courent, sans grande conviction, parmi les chevaux. Ils mettront des heures pour réunir à nouveau les bêtes, probablement «confisquées» dans les haras français ...

Chapitre IV : Comment vivait-on pendant la guerre ?

Le ravitaillement :

Le ravitaillement était réglementé par des timbres. Ceux-ci permettaient de se fournir au gré, très aléatoire, des fournitures aux magasins détaillants. Ces timbres autorisaient, en quantités très réduites, l'achat de pain, matières grasses, viande, etc.

Le «marché noir» s'est immédiatement instauré, favorisant évidemment les «nantis», seuls capables de payer les prix forts réclamés par les fournisseurs dont la chaîne partait de fermes en passant par divers intermédiaires ou «smokeleers» pour aboutir aux consommateurs.

Ma mère touchait du «gouvernement de l'occupation» une indemnité mensuelle inférieure à BEF 2.000 comme épouse de prisonnier, c'est dire que le marché noir nous était interdit ...

L'alimentation officielle était exécration : le pain comportait une grande quantité de son et on distinguait parfois, dans la mie, des cristaux de sucre qui y étaient ajoutés. La mie était collante et la croûte dure abritait de grandes poches vides.

Au cours de l'hiver 1942/43, très rude, ma mère nous préparait pour le petit déjeuner de la soupe (les légumes verts tels que poireaux, cerfeuil, oignons, etc. n'étaient pas réglementés) dans laquelle nous trempions ce pain collant.

L'arrivée de poisson était très rare. Je me souviens qu'une voisine vint nous avertir d'un arrivage de poissons chez «Auguste». Malgré une course immédiate, une longue file patientait déjà. Un camion avait déversé, à même le trottoir, un tas de harengs venant de Hollande. Après plus d'une heure d'attente, nous reçûmes six poissons qui nous plurent particulièrement.

Les distractions :

Le couvre-feu fut instauré très rapidement par l'occupant avec interdiction de sortir la nuit. L'occultation de toutes les fenêtres était obligatoire. Des patrouilles de feldgendarmes sillonnaient les rues et réprimaient durement tout manquement.

Le but de l'occultation était évidemment de rendre difficile le repérage des villes par les avions alliés.

Les déplacements étaient limités de jour. On ne pouvait bien sûr pas franchir la frontière française et la région de la côte belge fut rapidement interdite aux non-résidents.

Il n'y eut donc pas de «vacances» au sens où nous l'entendons aujourd'hui pendant les cinq années d'occupation.

Beaucoup de jeunes comme moi se tournèrent vers le scoutisme qui subit un envol remarquable au début de la période de guerre.

A partir de 1943, les Allemands, et surtout les «collabos», pourchassèrent et interdirent le scoutisme dont l'émanation britannique (Baden Powel) les gênait évidemment.

Les troupes scouts devinrent d'ailleurs un vivier pour la résistance qui y recruta beaucoup de combattants. C'est ainsi que José Hennebert, un vieux «routier» de ma troupe fut abattu, en combattant, en 1944 à Saint Symphorien, avec trois autres résistants, par les Allemands. Il devait avoir à peu près 18 ans.

Les camps scouts du début de la guerre se faisaient sur les terrains privés dont les propriétaires acceptaient notre présence. Le matériel était rudimentaire : nous n'avions qu'une tente de six personnes pour notre troupe qui comptait une trentaine de scouts. Le surplus dormait à la belle étoile... ou sous la pluie !

Il n'y avait pas de sac de couchage. Chacun dormait roulé dans une couverture ou se

protégeait de la pluie avec une bâche. Les plus malins avaient cousu la couverture pour en faire un sac.

Les distractions en ville étaient assez rares. Au début de la guerre, le football attirait du monde mais les bombardements devenant de plus en plus fréquents ; les réunions de foule se firent rares.

Le cinéma suivit le même phénomène. Distraction principale au début de la guerre, il disparut quasiment en 1944.

Il y avait cinq cinémas à Mons : l'Alhambra, le Corso, l'Eden, le Palace et la salle Patria. Les films étaient en majorité français, le reste étant allemand ou italien. Quelques films espagnols furent projetés à titre de propagande de la victoire franquiste qui ne datait que de 1939.

La propagande allemande s'exprimait surtout au travers des actualités UFA. Elles ne reflétaient évidemment que la version allemande des faits mais permettaient quand même une information visuelle pour qui savait faire la part des choses.

Il était très dangereux de faire des commentaires anti-allemands au cours des projections. La Gestapo, aidée de collabos, assistait en catimini à certaines projections. Je me souviens pourtant d'un documentaire allemand destiné à montrer combien le peuple américain était dégénéré et s'abaissait à aimer une musique médiocre de «nègres». Le film tentait de démontrer, par des passages du film «Scarface», combien le banditisme était courant aux U.S.A.

Pour suivre, une série de «jump sessions» par des ensembles noirs tirés de films américains, provoquèrent l'enthousiasme du public - dont j'étais - qui se mit à rythmer la musique, en battant des mains; j'appris le lendemain que le «documentaire» avait été retiré.

Le dernier film américain que je vis en mai 1940 était une tarzanerie appelée «Hula, fille de la jungle» avec l'actrice Dorothy Lamour. Ce film était d'un niveau intellectuel correspondant à l'âge de 11 ans, ce que j'avais quand je le vis.

Deux semaines après l'arrivée des Américains en 1944 à Mons, l'astucieux directeur du Palace, qui avait sans doute caché les bobines pendant toute la guerre, affichait en grand «Hula, fille de la jungle». Ce fut un succès inouï. Je retournai revoir le film, qui cassa au moins dix fois durant la projection, mais le public était et restait enthousiaste puisque c'était un film produit par nos libérateurs.

Les études :

L'Athénée Royal de Mons que je fréquentais reprit ses activités en juillet 1940. Les cours se donnaient normalement avec souvent une surcharge d'élèves dans les classes.

Le chauffage des locaux, en hiver, posait problème. Certaines périodes se firent sans chauffage du tout; on gardait le pardessus, le cache-col et les gants de laine pendant les cours. Quand le chauffage fonctionnait (c'est-à-dire qu'une dotation de charbon avait été accordée à l'Athénée), le système vétuste à vapeur chaude produisait, par des fuites, un brouillard de vapeur qui obscurcissait la classe.

La mise en marche provoquait aussi des variations de pression qui se traduisaient par des détonations dans les tuyauteries.

L'Athénée avait comme préfet un homme dynamique, Émile Wasnair, qui sabota le plus possible l'ordonnance sur le travail obligatoire visant les élèves les plus âgés, sur le point de terminer leurs études. Par un système de faux certificats et d'ouverture de classes complémentaires «bidons», il parvint à éviter à beaucoup d'élèves de 16 ans le départ vers les usines d'Allemagne en trompant la Werbestelle, organisme allemand chargé de recruter de la main-d'œuvre.

Fin 1943 et début 1944, les alertes aériennes se firent de plus en plus fréquentes, avec

comme conséquence la course vers les «abris», en l'occurrence les caves de l'Athénée. Cela se faisait dans l'insouciance et la bonne humeur, c'était une façon officielle de «brosser» les cours.

La proximité de la gare et les premiers lâcher de bombes vont renverser cette situation. L'Athénée sera fermé et les cours se donneront en partie au Lycée des filles ou au Collège St Stanislas afin d'éloigner les élèves de la cible potentielle qu'était la gare de Mons.

J'étais inscrit en section «Latin-Math» qui ne comportait que sept élèves à cette époque. Vu le nombre restreint d'élèves, certains professeurs invitèrent la classe chez eux, par demi-journées complètes. C'est ainsi que je me rendis en tram à Wasmuel, à plusieurs reprises, pour y recevoir l'enseignement de Monsieur Hismans, prof de math.

Monsieur Borgers, professeur de français et de morale, était très aimé des élèves. Sa disparition brutale de l'Athénée fut commentée sous le manteau et on apprit rapidement qu'il était emprisonné à Bruxelles par les Allemands.

Fin 43 et 44, le fils du bourgmestre (collaborateur) de Binche vint assister aux cours comme élève. Il n'avait pas 18 ans et «devait» terminer son cycle d'étude, nous dit-on. Il revenait du front russe et assistait aux cours en uniforme feldgrau. Un silence de mort s'établit lors de sa première entrée en classe. Il s'installa dans le fond de la classe et resta silencieux, Personne ne lui adressait la parole.

Quelques mois après sa disparition, M. Borgers revint en classe. Dès son entrée, les élèves se levèrent et l'applaudirent à tout rompre. Il nous fit signe de nous calmer et lança un regard glacial à l'élève en uniforme.

C'était un moment inouï que nous ressentîmes tous avec émotion. Notre malheureux prof était méconnaissable : il était amaigri, son visage était émacié et ses vêtements trop longs «pendaient» sur son corps. Mais il avait une flamme dans le regard qui en disait long sur ce qu'il avait subi.

Très curieusement, ses cours furent désormais suivis religieusement. Tout ce qu'il disait était perçu par nous comme évangile.

Chapitre V : Le débarquement approche

Depuis plusieurs semaines de ce printemps 1944, les attaques aériennes alliées s'intensifient.

Nous voyons passer, dans un lourd vrombissement, les escadrilles de Boeing B 17 américains en boxes de neuf appareils. Ceux-là ne nous font pas peur : c'est pour l'Allemagne.

Je suis sur la Grand Place lors du passage, pendant de longues minutes, de ces escadrilles alliées. Tous les passants ont la tête levée et scrutent le ciel rayé de traînées blanches de condensation.

Un SS de la légion Wallonie, habillé de Feldgrau, dit à la cantonade d'un air goguenard : «C'est la Luftwaffe». Je ne pipe mot mais je regarde mon voisin dont l'œil s'éclaire d'une imperceptible lueur de rire.

À ce moment, un box de quadrimoteurs est entouré d'une série de nuages d'explosions. C'est la batterie allemande de gros calibre de Chièvre qui tire. Je regarde le SS, il blêmit et s'éclipse. Personne ne bronche dans la foule des spectateurs mais quel rire dans notre for intérieur ...

Je me suis porté volontaire à la Croix-Rouge de Mons avec quelques copains. En guise d'uniforme, j'ai reçu un petit carton avec le signe de la Croix-Rouge que je lie à la boutonnière au revers de mon veston à l'aide d'une petite ficelle tricolore. «L'État-Major» se tient rue Jean Lescarts, dans un hôtel de maître avec une cour où sont remisées les ambulances.



Insigne de la Croix Rouge – Agent de services « Secours »

Les bombardements sont le fait d'avions en petits groupes et de bombardiers légers, mono ou bimoteurs. Les cibles sont, bien sûr, la gare de Mons et les voies de triage mais aussi tout train en mouvement ou encore les véhicules sur les routes.

La précision des tirs laisse à désirer et si la gare a été bien touchée, les quartiers avoisinants le sont aussi. La mission des «volontaires» de la Croix-Rouge est de porter secours aux sinistrés.

La fréquence des alertes et des bombardements s'intensifie au cours des mois de mai, juin et juillet 1944 et un phénomène curieux se produit. Dès que l'alerte sonnait (sirène mugissante en intermittence), les adultes, à l'exception de deux ex étudiants de l'U.L.B. âgés d'une vingtaine d'années, sautaient dans les ambulances et dans le camion à gazogène et quittaient le centre de la ville pour gagner un endroit plus sûr, tel que le Mont Panisel en dehors de la ville.

Ne restait sur place que la directrice de la Croix-Rouge, Madame Maistriau, épouse de l'ancien bourgmestre, fulminante et fumant cigarette sur cigarette. Par contre, la bande de «jeunes» dont j'étais (j'avais 16 ans) courait vers les points de chute des bombes.

J'ai personnellement participé au sauvetage de personnes en difficulté, aux recherches dans les décombres ou au transport de cadavres de quatre-vingts personnes pendant les quatre mois précédant la libération. Nous avons compris que la vitesse était primordiale pour sauver des gens ensevelis sous les décombres.

Le souvenir de ces moments reste gravé dans ma mémoire : cet homme réfugié sous un porche de la rue d'Havré, qui fut écrasé par l'effondrement de la maison et dont le corps aplati «en galette» avait des dimensions anormales en largeur. Un des tout premiers cadavres que je vis fut celui d'un tronc étêté de femme que transportait un sauveteur dans une bassine à vaisselle, rue Valenciennoise.

Un porion vint nous prêter main forte dans cette même rue. Nous n'avions comme outils que des pelles et des pioches. Pas d'engins de levage. Les maisons écroulées, totalement ou partiellement, l'étaient «en couches» correspondant aux étages. Les gens, parfois réfugiés dans les caves, étaient emprisonnés par plusieurs couches de planchers farcis de briques et de gravats.

L'arrivée sur les lieux apocalyptiques était aussi caractérisée par l'odeur de poussières de tous ces détritrus. L'astuce de ce porion consistait à creuser, à partir du trottoir, une galerie de mine, savamment étauçonnée jusqu'à la cave, Nous avons aussi sorti plusieurs personnes mais également quelques cadavres,

La grande salle du rez-de-chaussée du Musée des Beaux Arts sert de morgue. On nous a demandé de conduire jusqu'au cimetière, avec l'aide de triqueballes à bras, quelques cercueils.

Nous entrons dans la salle et nous nous taisons. Des cercueils de victimes civiles du Cra-Monciaux (quartier près de la gare) sont alignés. À leurs côtés, une dizaine de cadavres de soldats en uniforme allemand sont allongés. Ils faisaient de l'exercice dans une prairie longeant les voies ferrées de «l'Aviation», Les bombes ont raté le chemin de fer, malheureusement pour eux.

Nous nous étonnons de trouver des cadavres de soldats allemands. En fait, ce sont des Russes qui portent le macaron de l'armée Vlassov, qui combattait pour les Allemands.

* * *

Un train d'oranges, destinées à l'Allemagne et venant d'Espagne, a été bloqué par le bombardement de Saint Ghislain. Les fruits commençant à pourrir, les Allemands l'ont abandonné à la population. Un train vicinal à vapeur a amené les caisses d'oranges en face de la clinique St Joseph et nous sommes priés de les coltiner sur des camions pour un

stockage à l'école communale de la rue des Arbalestriers.

Je n'ai plus, comme mes camarades, mangé d'oranges depuis quatre ans. Quel délice ! Je crois en avoir mangé au moins vingt d'affilée. Nous devons tous payer cette orgie le lendemain par une «vidange» totale ...

Nous déchargeons les camions à gazogène des caisses d'oranges à l'école communale... Apparaît alors un homme abhorré de la population : le «traître» Létat, collaborateur des Allemands ; il joue le rôle de maieur. Il est vêtu d'un uniforme foncé, porte un pistolet dans un étui fauve à la ceinture et a le crâne protégé d'un casque de tankiste français, c'est-à-dire le casque classique des deux guerres mondiales mais dont la visière a été coupée et remplacée par une bande de cuir rembourrée, permettant d'appuyer le front sur les organes de visée du char.

Il arrive, plein de jactance, dans un style «mussolinien» et entreprend de nous féliciter pour notre action, hautement louable. La sirène d'alerte aérienne se met à hurler, interrompant le discours et, quasi en même temps, les bombes se mettent à tomber.

En un éclair, notre vaillant guerrier plonge en dessous d'une table. La demi-douzaine de jeunes présents ne bronchent pas et rigolent sous cape. Les bombes sont tombées très près, rue d'Havré. Nous voyant quitter l'école, il nous crie, de dessous la table : «Ou allez-vous?». Nous lui répondons : «Voir où elles sont tombées».

J'éprouve une grande jubilation devant la couardise de ce pleutre et je remonte la rue des Groseilliers, puis la rue d'Havré. À mi-hauteur de la rue, une bombe est tombée sur le trottoir, soufflant le mur du coiffeur pour dames. Le plancher est tombé coté rue mais est resté accroché côté intérieur, en préservant les clients.

Une de mes amies d'enfance était sous ce plancher. Très énervée, elle tomba dans mes bras. Comme toujours, le souffle a ébouriffé la chevelure, «comme a la lionne», et le visage et les cheveux sont enfarinés de poussières. Je lui ôte quelques petits morceaux de verre plantés dans le cuir chevelu. Elle est quasi indemne, hormis quelques petites blessures. C'est un miracle !

* * *

Je suis avec Philippe Bouchy et Michel Holeyman devant une maison détruite du Cra Monciaux. La locataire nous a demandé de récupérer quelques hardes difficilement accessibles. L'alerte survient. Un bruit d'avion avec des ratés se fait entendre. Un sifflement de plus en plus fort d'avion en piqué nous parvient.

Je me plaque au sol, je tourne la tête et vois un avion américain piquant vers nous. Il passe en rasant le beffroi. Je distingue parfaitement l'étoile blanche et on entend une explosion violente.

Je me relève et aperçois un parachute descendant sur la ville. Nous remontons jusqu'à la Grand Place et, par la rue du Gouvernement, descendons jusqu'à la caserne du 11 A où la rumeur des passants nous indique que le parachute s'est affalé.

L'aviateur est tombé sur le toit d'un café situé en face de l'entrée de la caserne. Le «garde wallonne»⁴ en sentinelle a immédiatement tiré sur le corps accroché au parachute, qui pendait sur la façade.

Quand nous arrivons, la foule commence à se rassembler et à commenter sévèrement cet assassinat. Un gradé sort du corps de garde et appelle un renfort. Les gardes sortent et engagent des cartouches en verrouillant les fusils. Nous nous regardons, Philippe, Michel et moi mais quittons les lieux au pas et, dès le coin de la rue tourné, au grand galop.

⁴ La Garde Wallonne» était une milice pro-allemande destinée à combattre la résistance (on disait un garde wallonne et non un garde wallon).

L'avion s'est écrasé sur une maison du boulevard Dolez, tuant deux personnes et incendiant la maison. Pendant des semaines, une des mitrailleuses calcinées de l'avion restera plantée dans le mur mitoyen, à hauteur du 3^{ème} étage.

Une bombe est tombée rue de la Petite Guirlande. Nous commençons à dégager les gravats. Un halo de poussières flotte encore sur les décombres.

Un soldat allemand, très excité, jette les blocs de briques et nous crie : «Hören sie». Effectivement, nous entendons des gémissements. Comme un fou, il enlève son ceinturon, se met torse nu et commence à pelleter avec nous. Nous comprenons alors que les gémissements viennent de son amie, sous les décombres.

Après quelques minutes, nous arrivons à dégager l'escalier effondré sur la descente de cave : la victime a les jambes coincées sous l'escalier.

En nous y mettant à plusieurs, nous arrivons à le soulever et à dégager la femme. Conduite à l'Hôpital Civil, elle y mourra du «crash syndrom»⁵. Je m'aperçois que, dans ce cas bien précis, je ne ressentais aucune haine envers cet Allemand.

* * *

Après quelques mois d'émotions parfois violentes, nous décidâmes, Philippe et moi, de passer une demi-journée de détente. Pour cela, il fallait quitter la ville sujette aux bombardements et à des alertes fréquentes.

Un de nos coins préférés, à la fois pour son calme, son silence et aussi parce qu'il était un vrai jardin bien entretenu, était le cimetière anglais de Saint Symphorien où reposaient des soldats tués en août 1914. Situé à quelques kilomètres de Mons, il était en même temps un lieu de culte puisque y étaient enterrés les pères de nos alliés d'aujourd'hui.

Le temps était splendide, le ciel tout bleu et le soleil radieux. Ce cimetière est une suite de petites buttes entre lesquelles serpentent des chemins isolant des groupes de tombes. Nous nous étions couchés sur la pente d'une butte, sous un arbre qui nous dispensait une ombre bienvenue par cette chaude journée d'été. Brusquement, un crépitement de mitrailleuse déchira l'air et un avion Lightning, reconnaissable à son double fuselage, survola nos têtes, Quelques feuilles coupées par les rafales tombèrent en tourbillonnant sur la butte, L'avion repassa, attaquant un camion allemand sur la route de Charleroi.

Puis, ce fut le silence. Philippe me dit : «Tu parles d'un après-midi de calme, allez, on s'en va !»

Madame Maistriau, la directrice de la Croix-Rouge, nous a demandé, à Philippe et à moi, de nous occuper des «réfugiés» du quartier bombardé près de la gare, dont les habitants ont été évacués à l'Institut Catholique de Vera Paz, sur la route d'Havré.

Dans ce but, et en prévision d'altercations éventuelles, nous nous sommes équipés tous deux d'une matraque de fortune, tuyau de caoutchouc gainant un tube de plomberie. Nous avons muni cette matraque d'une «dragonne» et la portons à la ceinture.

C'est dans cet équipage que nous nous présentons à Vera Paz. C'est là que j'ai perçu combien était puissant le port d'un «uniforme», même lorsqu'il ne se bornait qu'à une matraque pendant à la ceinture ...

Nous arrivâmes dans cette école où régnait ce qu'on appelle «un bordel monstre». Un tumulte, créé par des discussions, voire des disputes entre réfugiés, y régnait : un désordre incroyable de valises, matelas, couvertures, d'enfants courant dans tous les sens, le tout représentait une centaine de personnes.

Je montai sur une table et hurlai «Silence !». Un silence total se fit. Je tins alors un petit discours dans lequel je leur dis que nous venions pour les aider, que nous étions à leur

5 Rhabdomyolyse par écrasement musculaire ou destruction musculaire étendue

disposition pour leurs problèmes, que nous allions leur attribuer à chacun un dortoir et que nous attendions un camion de colis de vivres de la Croix-Rouge.

En quelques heures, nous avons restauré une atmosphère calme, presque joyeuse. Nous avons établi un bureau où l'un de nous deux siégeait en permanence pour répondre aux doléances de tout bord, établir des listes de familles, etc.

Ces pauvres gens s'adressaient à nous comme à «l'autorité» (nous avions 16 et 17 ans) et, quand nous les quittâmes quelques jours plus tard, ils vinrent tous nous saluer et nous remercier.

Tout cela grâce à de l'aplomb, sinon du culot. et au port d'une fausse matraque.

Chapitre VI : Enfin, la libération !

Le samedi 2 septembre 1944 fut une belle journée d'été. Le temps était sec et la température douce.

Depuis plusieurs jours, la retraite allemande des unités de la 7^{ème} armée et de la 5^{ème} armée blindée s'accroissait. Les soldats n'étaient plus les beaux guerriers de 1940, joyeux et propres : les visages étaient fatigués, les uniformes sales, les barbes non rasées.



Face à la grille de la clinique Thiebault – Place de Flandre
(photo ECPA)

Belgique 44

Page 40 n° 5

Tous cherchaient des véhicules pour accélérer leur fuite. Des camions bondés d'hommes et de matériel passaient parfois, tirant à petite vitesse une série de soldats à vélo, accrochés au véhicule par des cordes.

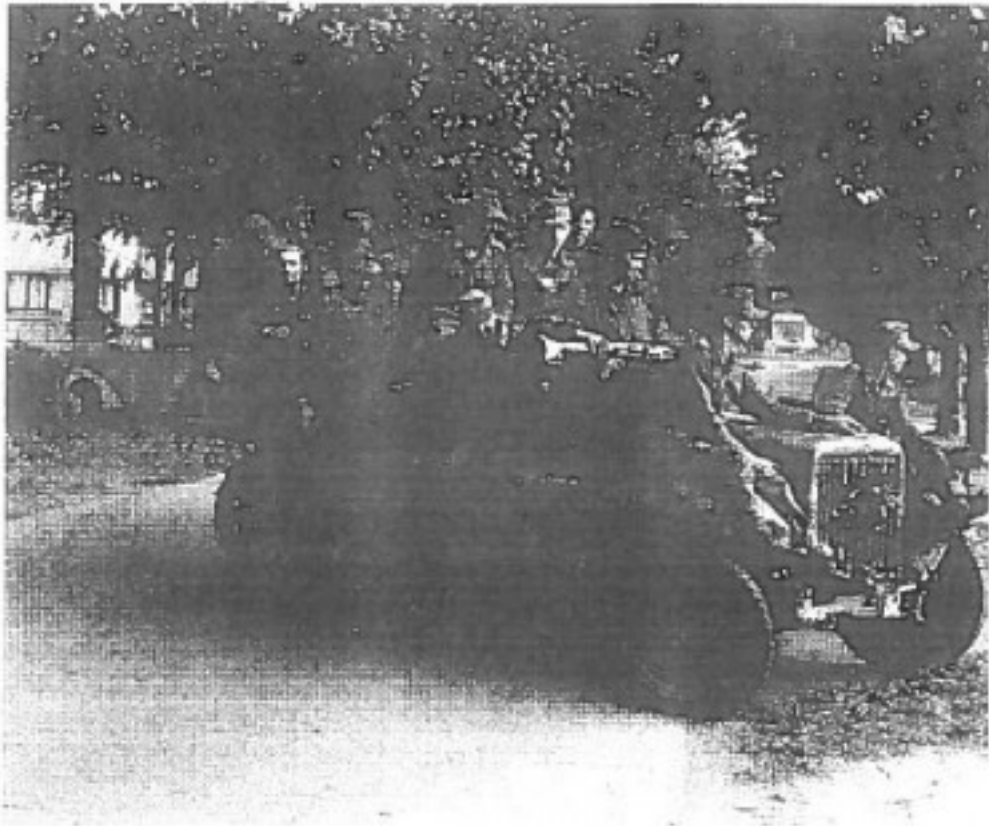
Des engins d'agriculture volés passaient, traînant des plates-formes surchargées d'hommes. Les charrettes russes, étroites, tirées par des haridelles fatiguées, cachaient des hommes recrues de fatigue sous leur bâche.

C'est ce jour-là que ma mère décida qu'il était de bon ton d'aller rapporter à son amie Georgeon, habitant à la chaussée de Binche, une manne de linge qui lui appartenait.

Très rapidement, dans l'avenue Reine Astrid, nous perçûmes que l'atmosphère était tendue, anormale. J'avais le bras étiré par le poids de la manne à linge et nous accélérâmes le pas, ma mère et moi, tout en étant dépassés par des Allemands montés sur des véhicules divers.

Après une courte halte chez l'amie de maman et malgré ses objurgations à rester chez elle, nous repartîmes vers la maison.

Arrivés à 100 mètres de la place de Flandre, nous vîmes débouler du boulevard Dolez une théorie de charrettes étroites russes. Une voiture allemande découverte dévala de la rue d'Havré. Un officier, debout, commença à invectiver les cochers des Charrettes qui se mirent alors à mettre leurs chevaux au trot.



Un tracteur d' artillerie – Boulevard d' Italie (coin rue du
gouvernement)
A gauche Maison Pilette
A droite on distingue la statue de Baudouin de Constantinople

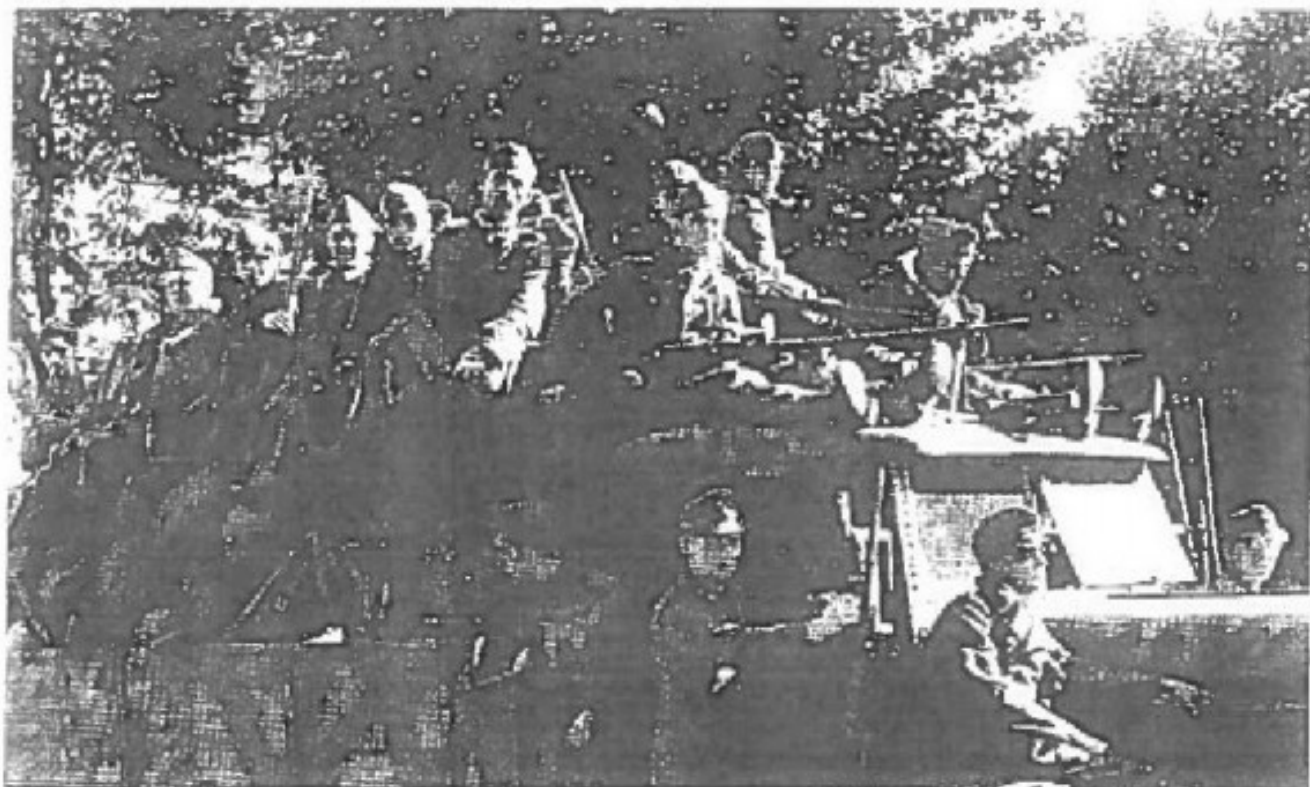
Belgique 44
Page 41 n° 7



Moto place de Flandre (photo ECPA)

Belgique 44

Page 38 n° 2



Camion Boulevard d' Italie (photo C12WO)

Belgique 44

Page 39 n° 3



Charrette Place de Flandre (photo C12WO)

Belgique 44

Page 39 n° 4

Non content de cette allure, l'officier brandi sa mitrailleuse Schmeisser et tira une longue rafale en l'air. L'effet fut immédiat : les soldats fouettèrent les chevaux et nous assistâmes, ébahis, à une espèce de course de charrettes déployées sur la chaussée. Cela me fit penser aux courses de chars du film «Ben Hur».

Une deuxième rafale retentit. J'intimai alors à ma mère de me suivre et plongeai à l'abri de la berge du Trouillon, ruisseau dépotoir qui longeait l'avenue et qui, après un coude, bordait l'arrière des maisons de notre boulevard.

Je connaissais une sente qui suivait les murs arrières des maisons où j'avais si souvent joué lorsque j'étais gamin. Ma mère me suivit, piquée aux jambes par les multiples orties qui entravaient notre marche.

Je lui fis la courte échelle pour escalader le mur de notre jardin et, le cœur palpitant, nous jetâmes un coup d'œil sur le boulevard.

Un char allemand était embusqué au coin de la rue du Gouvernement, le canon à ras de l'angle du mur du boulevard d'Italie; un tankiste, grimpé dans un des platanes qui bordaient l'allée centrale, coupait des branches qu'un autre homme de son équipage fixait sur les chenilles et la tourelle du char.

Ma mère, de plus en plus anxieuse, me dit: «ils ne vont tout de même pas se battre ici ?», Nous nous tenions prudemment en retrait de la fenêtre donnant sur le boulevard d'Italie, ce qui nous permettait de voir sans être vus,

Tout devint calme après quelques minutes; le char était toujours là, camouflé, immobile, aux aguets. C'est à ce moment que j'aperçus dans l'herbe de la pelouse séparant les allées du boulevard une superbe machine à écrire. Elle avait été abandonnée ou oubliée par le personnel de la P.K. (Propaganda Kompanie) logeant dans la maison des Pilette, au coin de la rue du Gouvernement. Tout le personnel était parti en catastrophe le matin même, derniers occupants allemands des immeubles du boulevard.

Quelques semaines auparavant, les Allemands avaient donné un court délai aux habitants du boulevard d'Italie pour laisser les maisons à leur disposition afin d'y cantonner des troupes.

C'est ainsi que, suite à un coup de sonnette, j'ouvris la porte à un officier qui, à ma grande surprise, appartenait à la Kriegsmarine (on n'en voyait que rarement à Mons). Il me demanda en un français impeccable où était mon père. Je lui répondis qu'il était prisonnier en Allemagne et était officier de l'armée belge.

Après un court instant, l'officier de marine me regarda et me dit lentement : «Vous pouvez rester dans votre maison», et il partit.

C'est comme ça que nous fûmes, dans cette rangée de maisons, les seuls Belges à habiter parmi des troupes de passage qui y cantonnaient. Cette compagnie de propagande s'était installée chez nos presque voisins, les Pilette, et distribuait des journaux aux troupes de passage. Elle prenait aussi des photos de l'armée en retraite. Tout homme étant paresseux par nature, les photos prises le furent quasi dans un court rayon autour de leur bureau.⁶

Sans rien dire à ma mère, je sortis et pris la machine en mains. Je venais à peine de me retourner pour revenir à la maison qu'un hurlement typiquement teuton se fit entendre. Un des tankistes m'apostrophait. J'avais vite compris. Je redéposai la machine et rentrai rapidement à la maison. Sans doute, le fait de ma jeunesse (j'avais 16 ans) et mon accoutrement avaient calmé le soldat ...

Il fallut beaucoup plus de temps pour que ma mère soit, elle, calmée. Je lui avais une fois de plus fait une belle peur. Ce ne devait pas être la dernière fois de la journée.

La machine m'obsédant, je devais la récupérer quelques heures plus tard après l'arrivée des Américains. C'était une Remington, que nous conserverons pendant des années.

Depuis notre retour à la maison, nous restions cois, ma mère et moi. Un silence pesant avait remplacé le tohu-bohu des véhicules en fuite. Brusquement, un roulement sourd allant en s'amplifiant se fit entendre. Ma mère me dit: «C'est derrière, dans le jardin».

Je sortis dans la cour et perçus un roulement de chaînes. Je courus jusqu'au muret clôturant le jardin et surplombant le «<Trouillon»». De cet endroit, j'avais un accès visuel sur l'avenue Astrid au bout du ruisseau à plus ou moins cent mètres.

Je ne vis tout d'abord rien puis, avançant lentement, je vis un char d'une couleur inhabituelle,

6 Ceci explique le nombre de clichés retrouvés par des auteurs comme le Colonel Bem Huet, Bourdon, Toubeau et Faucon, publiés dans l'ouvrage "la Poche de Mons", qui sont pris Place de Flandre et boulevard d'Italie (pages 49 à 52) Peter Taghon, dans son livre "Belgique 44 - La libération" publie pages 38 à 41 une série de photos (quelques-unes communes aux deux ouvrages) toujours Place de Flandre et boulevard d'Italie (que Taghon appelle F. Masson, dénomination d'après-guerre) Taghon attribue ces photos au Photographe des P.K. Karl Müller.

brun kaki, et je compris en un éclair: «Les Anglais sont là !» criai-je à ma mère.

Tout aussi rapidement, la pensée du char allemand embusqué au coin de la rue du Gouvernement me transit d'angoisse. Je dis à ma mère : «Ils vont se faire avoir». J'allai à la fenêtre et, à ma grande stupéfaction, vis que le char avait disparu.

J'allai à la porte et, prudemment, risquai un œil à droite vers l'Hôpital Civil situé à quelque 200 mètres : pas un Allemand en vue. Je regardai à gauche et vis une sorte d'auto - canon kaki traverser la place de Flandres.

Je me jetai dans la rue et courus jusqu'à la place de Flandres, j'étais seul. Je regardai vers la chaussée de Binche et vis la longue colonne du Combat Command A de la 3^{ème} division blindée américaine. La colonne était précédée de deux Résistants en civil, coiffés de casquettes, qui marchaient en poussant à la main des bicyclettes.

Ma première impression fut que ceux-ci étaient à la fois courageux et bien imprudents : ils formaient une cible tellement facile ...



Le 2 septembre 1944, vers 18 h. 30
Place de Flandre, Mons.

Le premier char entre dans Mons.

Le rond-point de la place de Flandres était à l'époque couvert de panneaux indicateurs de l'armée allemande. Ceux-ci indiquaient la direction des villes proches comme Ath - Brüssel - Bavai etc.. mais aussi celles de la direction d'établissements militaires : «Soldatenheim - Feldkommandantur - Holztankstelle» etc.

J'attrapai le premier panneau avec les directions de villes et le secouai violemment pour arracher ces signes d'occupation allemande.

Le premier char nous dépasse en prenant la direction du boulevard d'Italie et un soldat me cria : «No, keep quiet» et «useful» Je compris immédiatement et laissai le panneau en place mais renversai le panneau portant les renseignements Kommandantur ...

La colonne passait à présent devant moi en avançant par à-coups. La place de Flandres grouillait maintenant de monde qui accourait de partout et qui acclamait les Américains. Je criais avec eux.

Un soldat dans un half-track d'infanterie nous jeta un paquet de cinq cigarettes Lucky Strike tiré de sa ration individuelle J'en allumai immédiatement une et découvris ce goût typique de tabac «saucé» qui me changeait de l'âcre tabac de l'occupation.

La colonne continua son avancée et je profitai d'un arrêt pour monter dans l'avant-dernier véhicule, une sorte de voiture décapotable montée par deux hommes. Je m'installai sur la banquette arrière encombrée d'un tas d'impedimenta militaires et regardai le véhicule avec admiration. .Je venais de découvrir la «jeep» !

J'engageai la conversation avec mes deux Américains pendant que la jeep passait devant ma maison. Je fis fièrement signe à ma mère qui regagnait le pas de notre porte après être allée acclamer en ma compagnie les Américains. Elle me cria : «Ne va pas trop loin !».



Le 2 septembre 1944, vers 18 h. 30.
Avenue Reine Astrid, Mons.

Après un premier char de reconnaissance, une forte colonne arrive à la Place de Flandre. Il s'agit d'un détachement du Combat Command A de la 3^{ème} D.B., commandée par le général D. HICKEY.

L'auteur et sa mère se tournent vers le photographe.



Le 2 septembre 1944, vers 18 h. 30.
Avenue Reine Astrid, Mons.

La population montoise accueille les troupes américaines.

La jeep était montée par des «Médias» qui m'expliquèrent que le dernier véhicule de la colonne qui nous suivait était un blindé non armé pour le transport de blessés. Elle avait dépassé de quelque vingt mètres la rue du Gouvernement. La colonne n'était donc plus visible depuis celle-ci.

Ce qui explique qu'un véhicule allemand, portant sur chaque garde-boue avant un soldat armé d'un fusil posé sur les cuisses, déboucha brusquement et s'arrêta pile au niveau de la bande herbeuse longeant l'allée centrale du boulevard.

En un instant, les deux Allemands mirent pied à terre et commencèrent à tirer en tenant leur fusil à la hanche. En un éclair, je vis l'Allemand qui était à 15 mètres de moi faire jouer son verrou et engager une nouvelle cartouche dans le canon. En même temps, un G.I., debout à l'arrière du half-track précédant la jeep, dégaina un Colt automatique .45 qu'il portait dans un holster sur la partie gauche de la poitrine et se mit à tirer vers les Allemands.

En un éclair, je sautai de la jeep côté droit, opposé aux Allemands, et d'un bond me plaçai derrière le «char Croix-Rouge», de telle manière que celui-ci fit tasse écran entre le tireur allemand et moi. Le second Allemand s'était enfui dans la rue du Gouvernement.

Rapidement, un half-track de la colonne opéra un demi-tour dans l'herbe et un tireur pointa sa mitrailleuse et lâcha une rafale dans la voiture allemande (une DKW, si je me rappelle bien). La bande était munie de traceuses que je vis rougir l'herbe derrière le véhicule transpercé.

Je m'approchai du véhicule allemand. La portière gauche était ouverte, Le chauffeur avait la face pendante vers l'avant, coupée comme à la scie, une bouillie rouge percée de bulles d'air, masquant un borborygme sortant de la gorge du mourant. Son bras gauche était appuyé sur sa cuisse gauche et il tenait encore dans la main un petit pistolet automatique dont la gaine fauve était encore ouverte à sa ceinture.

Je pris le pistolet, qui me fut arraché des mains par un G.I. lequel me dit : «Not for kids». Je fus très vexé mais il est vrai que j'étais en culottes courtes, ce qui à l'époque n'était pas un vêtement d'adulte, le short n'étant pas encore à la mode ...

L'homme râlait et une femme qui se trouvait à mes côtés me dit : «Il demande de la limonade». Je la regardai, stupéfié par l'énormité de la bêtise.

Personnellement, la vue de cet homme en train de mourir me touchait. Certes, je venais de vivre quatre mois de «bombings» alliés intermittents comme secouriste de la Croix-Rouge; où j'avais manipulé des dizaines de morts et de blessés (quatre-vingts en tout) et, malgré mes 16 ans, j'étais déjà habitué à l'horreur.

Je cherchais surtout à me procurer une arme pour «me battre avec les Américains et les Résistants». Je pris à l'arrière du véhicule un sac militaire lourd, aux bords anguleux. Il se révéla plus tard être une trousse de secours pour brûlés, avec bandages et pommades divers.

Brusquement, des coups de feu proches retentirent. Je vis sur la place de Flandres, distante d'une trentaine de mètres, des gens se mettre à courir, d'autres à se coucher. Des tireurs allemands arrosaient la place. Était-ce les deux Allemands de la voiture qui avaient fui par la rue du Gouvernement et qui auraient pu se réfugier dans la clinique du Docteur Thibaut, jouxtant ladite place ?

Je courus jusqu'au coin de l'avenue du Roelx derrière lequel je me défilai, Je vis des gens entrer dans les caves-abris de l'école d'infirmières. Je refusai d'y entrer. J'avais trop «déterré» de cadavres des caves et acquis la conviction que l'abri à ciel ouvert était préférable.

Après quelques minutes, je regagnai ma maison où ma mère, à ma grande surprise, ne me gronda pas mais me serra longuement dans ses bras.

Le soir tombait, Les Américains établirent un «road block» place de Flandres et au coin de la rue du Roelux : deux chars et deux half-tracks place de Flandre, trois chars et un half-track au coin de l'école d'infirmières.

Nous décidâmes à l'unanimité de dormir dans notre cave. Vu l'augmentation des raids aériens depuis le début de l'année, ma mère avait demandé à son cousin, entrepreneur en bâtiment, d'étaçonner la cave. Ce travail avait été fait au début de l'année 1944 et de solides madriers verticaux soutenaient tous les mètres le plafond par l'intermédiaire de poutres horizontales.

Afin d'aménager une sortie de secours supplémentaire, car dans les maisons soufflées par les bombardements, les cages d'escaliers s'effondraient en accordéon en bouchant généralement la sortie de cave, le mur mitoyen avait été percé d'un passage avec la maison voisine.

Celle-ci était occupée par deux demoiselles françaises, assez âgées. L'une d'elles était directrice dans une école de régentes ménagères et était, paraît-il, une terreur dans l'application de la discipline de son école, La plus jeune était, à l'opposé, toute douceur, effacée derrière sa sœur et d'une pâleur malade.

Toutes deux étaient toujours chapeautées lorsqu'elles se rendaient au temple protestant dont elles étaient les ouailles assidues. Je les vois encore, l'une marchant d'un pas vif, l'autre légèrement en retrait trotinant derrière sa sœur.

Ces deux demoiselles étaient avec moi d'une gentillesse extrême et ma mère et moi avons immédiatement accédé à leur demande de pouvoir se réfugier, en cas de bombardement, dans «notre abri» auquel elles avaient maintenant accès grâce au passage dans le mur de la cave.

Lors d'une alerte suivie de bombardements, les voyant toutes deux tremblantes dans notre cave, je leur proposai de mettre un casque. J'avais récupéré chez un ferrailleur deux casques datant de la première guerre mondiale. L'un anglais, du modèle «plat à barbe». L'autre allemand, d'un volume beaucoup plus grand que ceux de la Wehrmacht de 1940, et qui portait latéralement deux gros écrous pour fixer la coiffe intérieure.

Effrayées par les éclatements de bombes pourtant assez éloignés, les demoiselles acceptèrent mon offre et, sous les yeux médusés de ma mère et de ma grand-mère, la directrice d'école se coiffa du casque allemand et sa sœur du britannique. Ces casques datant de plus de vingt-cinq ans avaient perdu leur garniture intérieure.

Le casque anglais, reposant sur un chignon, basculait sans cesse sous trouver son équilibre comme une cymbale sur laquelle on venait de frapper. Le casque allemand, déjà d'un modèle très ample, coiffait le visage de notre directrice jusqu'au nez: on ne voyait plus ses yeux !

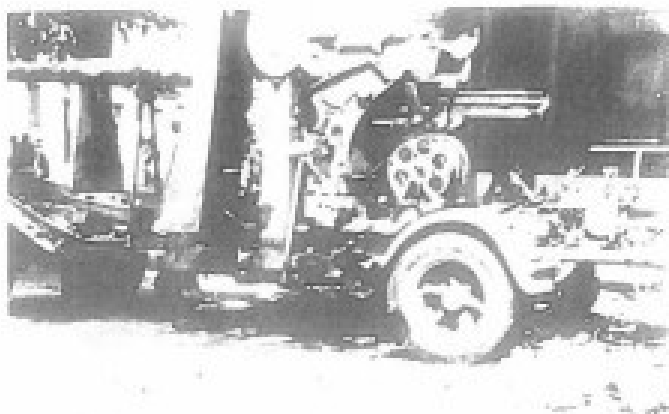
Pris d'un fou-rire irrésistible à la vue du duo de nos deux combattantes, je fis volte-face et gravis les escaliers afin de pouvoir rire aux larmes à mon aise. C'est la seule fois que j'ai ri pendant un bombardement.

Nous décidâmes donc tous les trois, ma mère, ma grand-mère et moi, de coucher dans la cave.

Cette cave était une ancienne cave à vin dont tous les caveaux étaient vides, bien entendu, depuis les années de guerre. Nous disposâmes des matelas sur les caveaux et je m'endormis du sommeil du juste. Nous étions tout habillés en cas de problèmes. Ma mère me raconta que toute la nuit, des coups de feu et des rafales de tir automatiques retentirent.

Je n'entendis rien, sauf vers 5 ou 6 heures du matin : un coup de canon suivi d'une série d'explosions qui me réveillèrent. Intrigué, je me levai et allai jusqu'à la porte d'entrée donnant sur le boulevard.

J'ouvris la porte : les explosions et des cris horribles venaient de la direction de l'hôpital.
J'entendais en plus des sifflements de balles ou d'éclats arrivant à ma hauteur.



Un des canons de 88 AA détruit au boulevard d' Italie.



Camion incendié tirant deux canons de 88 AA.

Je glissai un œil au ras de la façade. Ce que je vis étant dantesque : un camion allemand décapoté, modèle Deutsche Reichbahn, tractant deux canons anti-aériens de 88 mm, avait été touché de plein fouet par un obus de char tiré depuis le coin de la rue Dubroeuq. Les munitions explosaient et je vis un soldat allemand sauter du camion : son corps était couvert de flammes et il hurlait de douleur. Les explosions continuèrent encore pendant une quinzaine de minutes.

Je refermai la porte et montai à l'étage. Des coups de feu retentissaient dans le boulevard et j'entendais les ordres d'avancer criés en français. Je vis plusieurs hommes armés progresser sur le trottoir opposé. Je reconnus au passage mon ami Georges Rounaux qui brandissait un énorme revolver (je sus plus tard que c'était un Saint Étienne français).

Un de ces hommes devait Perdre la vie dans la maison du coin de la rue de Gouvernement où furent faits prisonniers un groupe d'Allemands.

Vers 8 heures du matin, tout se calmant, je sortis et vis un véhicule allemand, une DKW décapotable qui avait embouti le mur de la maison Lecouturier dans le bout de rue menant à l'école St Luc. Je m'approchai et vis le cadavre du chauffeur. Ses pieds étaient toujours sur les pédales du véhicule, la porte gauche étant grande ouverte et il gisait face contre terre sur le sol, à côté de la voiture.

Sous son ventre, je vis ce que je crus être au premier abord des intestins couverts de sang. Je me penchai pour mieux voir : c'était en fait un grand sac d'abricots secs qui s'étaient répandus sous le ventre du tué lequel l'avait inondé de son sang.

Je saisis à toute vitesse un fusil qui était à côté du mort et je retournai à la maison distante de trente mètres. J'avais enfin une arme ! Cette fois, on ne me la prendrait pas.

Cette voiture traversant la place de Flandres avait pris l'allée longeant ma maison et avait été prise pour cible par un Américain installé de l'autre côté du boulevard. Celui-ci avait tiré avec sa mitraillette Thomson. Je retrouvai plus tard des balles de .45, deux dans ma façade, trois dans celle de la maison voisine appartenant à ma grand-mère.

J'examinai avec intérêt le fusil : c'était un Mauser belge de cavalerie, modèle 1889. La chemise près de l'embouchure était déchirée par une balle. J'essayai en vain d'actionner le verrou et, vu mon insuccès, j'eus la malencontreuse idée d'appuyer sur la détente ! Il y avait une balle dans le canon; le coup partit, brisa la vitre de la pièce où je me tenais, ricocha sur le mur du fond du jardin et revint se ficher dans le mur de la cuisine.

Un hurlement retentit dans cette dernière, là où ma grand-mère faisait la vaisselle. Assez penaud, je m'excusai auprès d'elle. Après avoir démonté le magasin et ôté les cinq cartouches qui y restaient, je huilai le verrou qui consentit enfin à s'ouvrir, libérant ainsi la douille de mon coup malheureux.

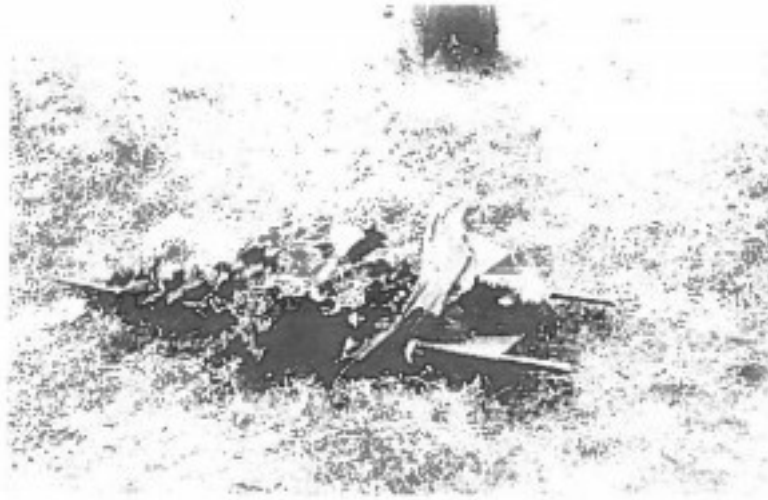
J'étais armé, mais, heureusement, à partir de ce moment-là, je ne vis plus que des Allemands prisonniers. Je n'ai donc tué personne, j'en suis fort content et, sans doute ... je n'ai pas été tué !

J'allai donc voir les débris du camion allemand. Plusieurs cadavres gisaient autour, certains complètement calcinés avaient «rétréci» et avaient la taille d'un enfant. Une main, étonnamment intacte, gisait dans l'herbe, à quelques mètres du camion. Plus tard, les cadavres furent enlevés mais on oublia la main qui resta là plusieurs jours, témoignage obsédant du massacre.

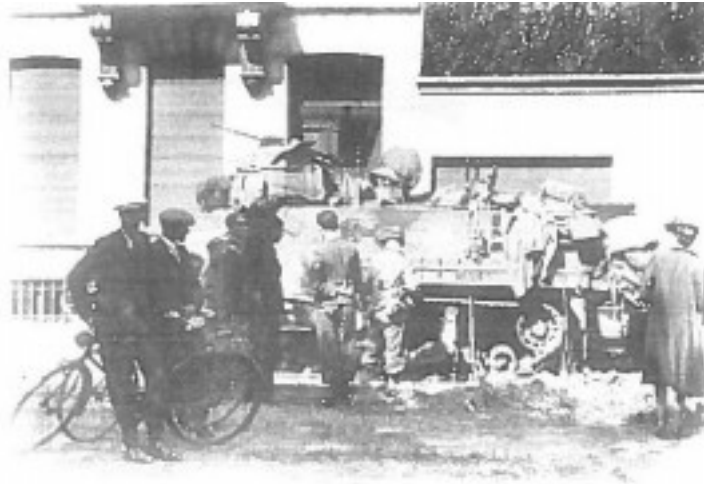
Le camion avait achevé sa course dans un arbre qu'il avait renversé. Seuls la cabine et le châssis avaient encore une forme : le reste avait volé en morceaux et les pneus étaient calcinés. Des G.I. inspectaient les deux canons de 88 qui barraient la route, tout de travers.

Un peu plus loin, je m'approchai d'un groupe de soldats et de civils à hauteur de l'école d'infirmières. Le corps d'un soldat américain gisait sur l'herbe du petit talus bordant le jardin et

l'hôpital civil. Ce corps était déjà couvert de fleurs et les civils en apportaient sans cesse. Il avait été tué, disait-on, dans la tourelle de son char par un sniper allemand; il avait 18 ans l
Deux ans de plus que moi.



Corps d' un jeune G I couvert de fleurs sur le talus de l' ancien
Hôpital Civil de Mons.



Half Track avenue Reine Astrid (l' auteur est à côté du G I de dos).



Des GI préparent leur repas.

* * *

Les jours suivants, la libération s'installa petit à petit. Le road-block de Mons continuait et nos Américains ne furent rejoints par des renforts que plusieurs jours plus tard.

Les Résistants armés apparurent. Une Citroën traction avant noire, marquée à la chaux sur les portières du sigle du Front de l'Indépendance, F.I., circulait dans la ville et annonçait la formation d'un Comité de Salut Public à l'Hôtel de Ville.

Le véhicule ne roulait pas vite et deux hommes, juchés sur le garde-boue arrière, pointaient leur fusil à ras du toit de la voiture. Des récits circulaient : de ci, de là. des combats de Résistants étaient relatés sur des colonnes allemandes en retraite, notamment à Cuesmes, près du charbonnage de l'Eribus.

Le massacre à St Symphorien de six jeunes Résistants par le groupe d'Allemands qu'ils attaquaient avec un armement dérisoire me toucha particulièrement. Un des anciens de ma troupe scout, José, était parmi les victimes.

Je montai la rue d'Havré et me dirigeai vers l'Hôtel de Ville. Des prostituées au crâne rasé, dont le front était marqué d'une croix gammée, marchaient, terrorisées et couvertes de crachats, encadrées de Résistants en armes au travers d'une foule hurlant des invectives.



Grand-Place, Mons.
Prisonniers allemands convoyés vers les camps de Ciply et Quévy.
L'auteur est à gauche du scout et de l'homme en casquette.

Ces pauvres déchets d'humanité venaient sans doute du «12 Rouge» de la rue des Belneux. C'était un Bordel militaire de campagne de l'armée allemande, situé dans une petite rue calme près de la rue d'Havré et dont l'entrée, surmontée d'une lanterne toujours éclairée, était marquée d'un énorme chiffre 12 peint en rouge.

Les troupes de passage ne repéraient évidemment pas facilement cette petite rue discrète et il m'arriva souvent d'être apostrophé, dans la rue d'Havré toute proche, par un soldat allemand demandant avec accent : «Douce Routche ?»

Je prenais alors un air ahuri et faisais signe que je ne comprenais pas, alors que toute la ville connaissait le Bordel. C'était du «sabotage sexuel» et cela nous faisait bien rire, les copains et moi !

Parmi les chefs de la résistance apparaissant au balcon de l'Hôtel de Ville, je reconnus Georges Dugaillez. Il était en uniforme de l'armée belge, avec képi et baudrier, mais portait une gaine de pistolet allemand à la ceinture. Je le vis ensuite défiler sous les hourras de la foule à la tête de sa compagnie du F.I. Il avait été prisonnier comme officier de réserve avec mon père et rapatrié pour maladie grave.

À son retour, il apporta à ma mère la paire de bottes de mon père. Elles étaient complètement usées mais je les portai fièrement, après les avoir fait rafistoler par un cordonnier.

Son deuxième cadeau fut un bouton qu'il décousit de sa vareuse. Ma mère restait interloquée. Il lui dit d'ouvrir le bouton avec un canif. Il y avait un Louis d'or à l'intérieur. Ce Louis, que mon père avait troqué contre des cigarettes et des Lagermarks⁷ dans son Offlag, nous permit d'améliorer l'ordinaire.

Le troisième cadeau m'était destiné : c'était une magnifique boîte de cacao américain. Je dis qu'elle me parut magnifique parce qu'elle était d'abord «alliée», ensuite de couleur rouge, comme on n'en connaissait pas pendant l'occupation. La boîte était solide, épaisse, avec un couvercle qu'on soulevait avec un manche de cuillère.

Cette cuillère me servit à goûter le cacao : c'était une merveille. Je n'avais plus mangé de

⁷ Les Lagermarks (Marks de camp) étaient différents des Marks officiels et n'avaient cours que dans les camps. Les Allemands espéraient ainsi priver d'éventuels évadés d'un certain pouvoir d'achat.

chocolat depuis quatre ans et cette dégustation fut délicieuse.

Dès son retour, Georges était entré dans la résistance. Au début de 1944, il vint trouver ma mère qui accéda à sa demande d'entreposer deux énormes caisses chez nous. Je ne sus jamais ce qu'elles contenaient, probablement des armes.

Ces caisses avaient été déposées dans le bureau de mon père. Elles y étaient toujours lors de la visite de l'officier de la Kriegsmarine, venu vider le boulevard de ses habitants pour y aménager des cantonnements.

Ma mère crut bon d'avertir Georges Dugaillez, par le truchement de son épouse qui connaissait sa cachette dans la résistance.

Quelques jours plus tard, j'ouvris la porte à un petit homme qui avait rangé son triqueballe sur le trottoir de notre maison.

Il me dit : «Je viens chercher les caisses de la part de Georges». J'étais confondu d'admiration devant ce résistant. J'en voyais un de près : il me parut magnifique. Il transporta avec notre aide les caisses sur son triqueballe.

La rue était pleine d'Allemands qui se rassemblaient après avoir passé une nuit en cantonnement dans les maisons voisines.

Je lui dis, alors qu'il était encore à l'intérieur du bureau : «Vous êtes armé ?». «Bien sûr !» et il entrouvrit sa veste; sortant un tout petit pistolet automatique, minuscule. Je fis «Ah, bon» et dans mon for intérieur, je pensai qu'il n'arrêterait pas l'armée allemande avec une telle arme.

Je le vis disparaître en poussant son triqueballe en zigzaguant entre les véhicules allemands.

Ma mère respira et me dit : «Tu imagines, si d'autres Allemands nous faisaient déguerpir dans la demi-heure pour occuper notre maison ? Qu'est-ce qu'on aurait fait de ces caisses ? J'arrivais à peine à les soulever !».

Chapitre VII : Dernière étape vers l'Armistice de mai 45

Mons est maintenant sur la route du «Red ball express» américain. Sans cesse, des colonnes de GMC conduits par des G.I. de couleur amènent depuis les ports artificiels de Normandie le ravitaillement en vivres et en munitions nécessaires aux troupes qui combattent au Luxembourg et devant Aix-la-Chapelle.

Les allées latérales des boulevards servent de parking aux remorques des camions; la ville est devenue un immense dépôt.

L'Athénée a rouvert ses portes fin septembre mais les Américains occupent une partie des locaux. Le Lycée étant transformé en hôpital militaire U.S., les filles fréquentent l'Athénée l'après-midi et les garçons le matin.

À cette époque, la mixité n'existait pas et cette «situation» ne manquait pas exciter les jeunes mâles que nous étions ...

Les G.I., très sportifs, utilisaient la salle de gymnastique et avaient immédiatement installé des panneaux de basket dans la cour. Très vite, ils nous prêtèrent des ballons et nous commençâmes à «tirer au panier».

Ce sport, qui était peu développé en Belgique avant la guerre, enthousiasma pas mal d'élèves qui, quelques années plus tard, fondèrent le M.U.C. (Mons Université Club) regroupant les Montois, élèves de la Faculté Polytechnique de Mons, de l'UCL, de l'ULB, de l'Institut Warocque, etc.

Les G.I. avaient également «orné» les murs des couloirs de l'Athénée de posters de «pin-up girls» de l'époque. C'était aussi pour nous une découverte !

La guerre continuait, les combats nous semblaient lointains, depuis la frontière allemande ! Le ravitaillement s'améliorait mais était toujours contingenté par le système des timbres.

Le marché noir florissait : d'une part, la répression était beaucoup plus légère et, d'autre part, le marché s'enrichissait de produits américains volés ou revendus par les G.I. Tout le monde fumait des cigarettes américaines et connaissait les rations C et E.

Bientôt apparurent les rations anglaises avec les cigarettes «Navy cut», les œufs en poudre et les biscuits crackers.

Le marché noir était, bien sûr, présent à l'Athénée quoique à une échelle modérée. Je me souviens avoir acheté aux G.I. Noirs, casernes à l'Institut Waroque, des couvertures kaki que je revendais pour confectionner des manteaux.

Je les roulais autour de mon corps, sous mon pardessus, pour passer devant le corps de garde qui, il faut le dire, n'était pas très regardant. Le bénéfice me permettait de m'offrir les Camel ou Lucky Strike qui étaient indispensables au «look» des jeunes de l'époque. L'habitude tabagique devait, quarante ans plus tard, m'amener le cortège habituel de troubles cardio-vasculaires (artérite, thrombose, infarctus, pontage, etc.).

À partir de la mi-décembre, les choses commencèrent à tourner mal. Voilà qu'«ils» revenaient par une offensive dans les Ardennes, sous le couvert d'un temps exécrable : froid, neige et ciel couvert qui empêchait l'aviation alliée d'intervenir.

Une grande agitation militaire régnait dans la ville. On disait que les M.P. vérifiaient même les véhicules américains.

Une nouvelle «cinquième colonne», cette fois composée d'Allemands parlant parfaitement anglais ou, mieux, américain, sévissait à l'arrière des lignes alliées, créant une psychose d'attentat.

On racontait que des G.I., roulant en jeep, avaient été décapités par un câble tendu entre

deux arbres sur une route. Bientôt, on vit des jeeps munies d'un fer en T, soudé sur les pare-chocs avant et s'élevant verticalement afin de protéger les passagers en coupant un câble éventuel ...

Quoique ces attaques, dirigées par le S.S. Skorzeni sur ordre de Hitler, eurent en fait peu d'effets physiques réels, leur retentissement sur le moral des troupes fut immense.

Je passai la nuit de Noël 1944 à Montignies-le-Tilleul avec ma mère chez des amis de mon père, les Yannard. Jean Yannard était atteint d'un cancer de la gorge et avait été trachéotomisé, Le réveillon fut triste, rythmé par la respiration sifflante du malade.

Vers minuit, je sortis dans le jardin et entendis un roulement sourd et continu, faiblement perceptible. J'appris, le lendemain, que c'était le barrage d'artillerie alliée, bloquant l'avance allemande avant les passages de la Meuse,

Fin décembre et jusqu'au début janvier, le temps clair revint et l'aviation alliée matraqua les colonnes blindées allemandes. Le Général Patton poussa sa 3^{ème} armée U.S. depuis la France jusqu'à Bastogne et l'offensive dite de Von Runstedt fut brisée.

À partir de là, tout alla de mieux en mieux, sauf pour nous et beaucoup d'autres familles qui n'avaient aucune nouvelle de leurs proches, prisonniers en Allemagne.

Une fois, je crois bien que c'est vers Pâques 1945, nous eûmes un message laconique de la Croix-Rouge de Belgique, via Genève, signalant que mon père était toujours vivant et prisonnier près de Hambourg. Ensuite, plus rien jusqu'à son retour.

Chapitre VIII : Le retour de captivité

Les nouvelles de mon père étaient parcimonieuses. Les Allemands accordaient des lettres lignées, de format réduit, Tout débordement de lignes était raturé. Ainsi que tout commentaire qui ne leur plaisait pas. Chaque arrivée de lettres était un moment de bonheur pour ma mère et moi.

Nous lui adressions, par le truchement de la Croix-Rouge, des colis qui, au début, ne pouvaient dépasser 500 grammes mais qui plus tard furent portés à 1 kilo et plus.

Ma mère puisait ce qu'il y avait de meilleur dans nos maigres ressources pour l'adresser à mon père. Des amis nous aidaient également. Les cigarettes étaient très recherchées, surtout comme monnaie d'échange.

Mon père était un grand amateur de T.S.F. depuis son plus jeune âge. J'ai encore une photo de lui adolescent, trônant devant un poste de la taille d'un bahut construit de ses mains. Il pouvait capter les émissions, au début uniquement en Morse, et ensuite parlées depuis la Tour Eiffel. Il paraît qu'on faisait la file dans la rue pour venir écouter cet étonnant phénomène.

Dans une de ses lettres, mon père nous conseilla de nous adresser à un cousin de ma mère, également radiophiliste passionné, et de lui demander de nous fournir un «modèle» (dont il ne révéla pas la nature), caractérisé par un chiffre et des lettres. Ce message sibyllin passa au travers de la censure allemande. Le cousin comprit immédiatement et nous fournit une lampe de radio assez volumineuse, du type demandé.

Ma mère enfouit la lampe dans un bocal de confiture maison et la lui envoya. La réponse vint par lettre : «La confiture était délicieuse». En fait, les Allemands fouillaient les colis mais n'ouvraient pas les bocaux de confiture.

D'autres commandes furent faites et, bien plus tard, nous sûmes que la diffusion des communiqués de la B.B.C. dans le camp de prisonniers se faisait à partir du poste conçu par mon père et monté de ses mains.

Les Allemands faisaient voyager les prisonniers. Au cours de ses cinq années de captivité, mon père fut envoyé depuis Gand dans les wagons «40 hommes – 8 chevaux» jusqu'à Francfort-sur-Oder, sa première «étape»

De là, il fut envoyé à Tibor, à la frontière polonaise. Retour en Allemagne à Prenzlau, près de Stettin. Là, les officiers d'active restèrent sur place et les Réservistes furent envoyés à Fishbeck, dans la banlieue de Hambourg, ce qui valut à mon père d'assister au bombardement apocalyptique, quasi ininterrompu, de la ville, qui dura sept jours et sept nuits.

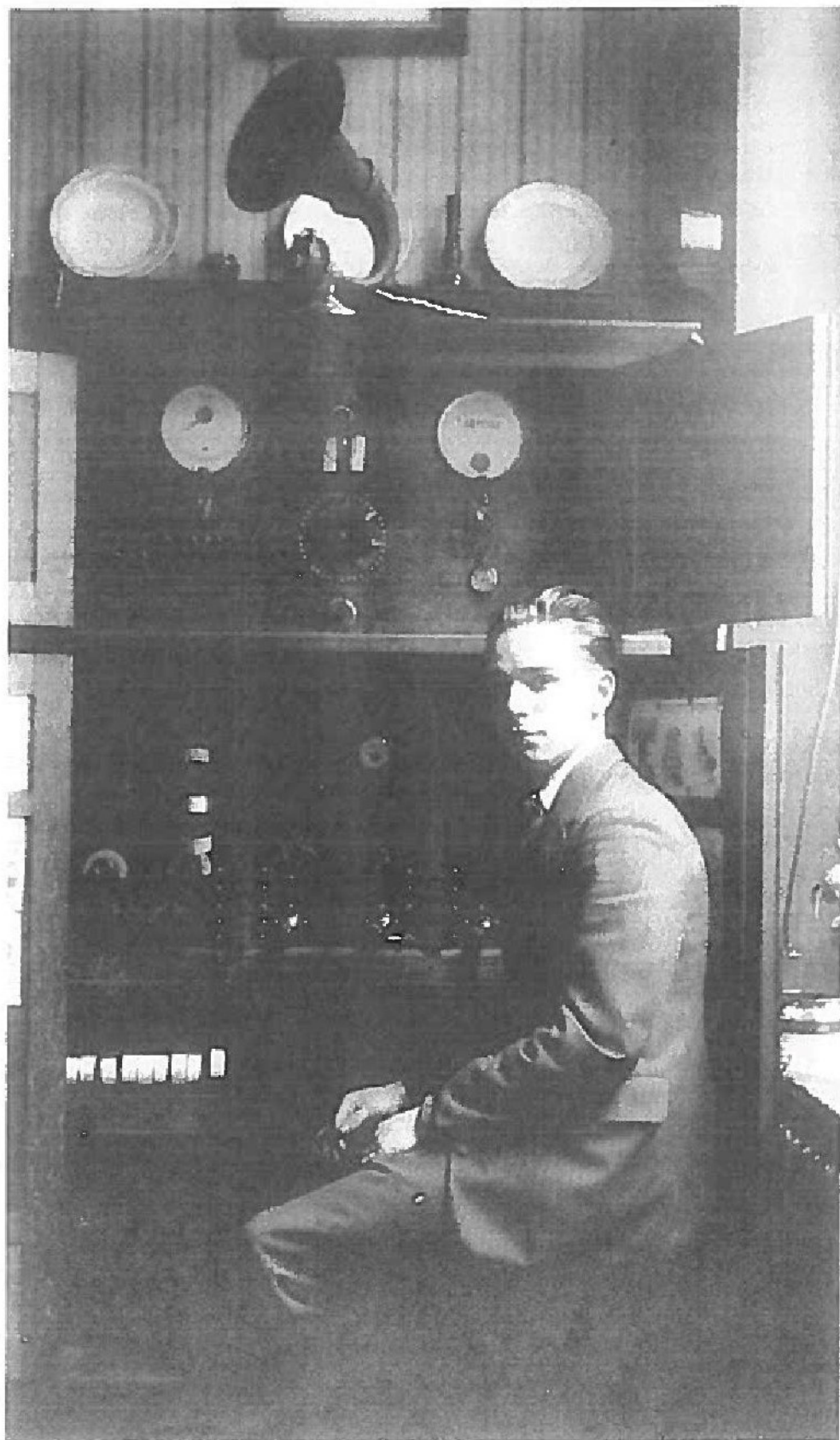
Fin avril 1945, le camp de Hambourg fut vidé et les prisonniers partirent en longue cohorte, encadrée de gardes, en direction du Danemark. Un matin, dans un village du Schleswig-Holstein, où la colonne cantonnait, les prisonniers s'aperçurent qu'il n'y avait plus de gardiens. Ils s'étaient tous évanouis dans la nature.

Peu de temps après, des blindés de reconnaissance anglais (avec équipage polonais) faisaient leur entrée dans le village.

Quelques jours plus tard, c'était le 8 mai 1945 et l'Armistice sur le front européen.

Il y avait un tel mélange de nationalités de prisonniers dans l'Allemagne vaincue qu'il fallut plusieurs semaines pour qu'enfin, le retour puisse s'effectuer. Mon père fit le trajet Lübeck / Evere en avion DC 3 et le trajet Evere / Mons en camion GMC américain, en compagnie d'autres anciens prisonniers.

Son coup de sonnette a deux heures du matin mettrait un terme à une absence de cinq ans et un mois ! Quelle joie !



Le père de l'auteur devant le poste monumental captant les émissions de la Tour Eiffel